



L'Échoppe de Juliette

Roman

Conception de la couverture : Rock Gingras

Photographie : Les photographies Anonymes

Tous droits réservés pour l'édition française
En Amérique du Nord.
©2012, Royales Gourmandises Éditeur

Dépôt légal : 4^{ième} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 999-2-789452-999-9

ROYALES GOURMANDISES 8045, rue Francois-Baillaigé
Éditeurs Mirabel (Québec) Canada J7N 0^E 3
450-414-8083 Courriel : jvigneault@gmail.com

www.lechoppedejuliette.wordpress.com
lettrepourjuliette@gmail.com

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres- Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du
Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition pour nos activités d'édition.

Reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation de la maison d'édition est
illégal. Toute reproduction de cette publication, par quelque procédé que ce soit, sera
considérée comme une violation des droits d'auteurs.

IMPRIMÉ AU CANADA

REMERCIEMENTS	1
Prologue	2
Partie 1.....	15
1.....	16
2.....	28
5.....	40
6.....	43
7.....	46
8.....	48
9.....	54
14.....	79
16.....	84
.....	Error! Bookmark not defined.

REMERCIEMENTS

Prologue

Trois heures trente-sept. La séquence de bips répétés de son téléavertisseur résonnait encore dans sa tête. Son plongeon dans l'encre opaque de la piscine ne l'avait que momentanément rafraîchi. Dans le plus simple appareil, il était demeuré sur le patio pour communiquer avec la répartitrice. Tandis que la brise nocturne le dépouillait de ses dernières gouttes de fraîcheur, il écouta attentivement les détails de l'accident. Tout en enfilant son uniforme, il avait rempli sa tasse thermos du café encore tiède qu'il s'était fait deux heures plus tôt. Car, valait mieux un café tiède qu'une tasse de café vide.

Trois heures quarante-cinq. Le voyant indiquant que le réservoir d'essence avait visiblement été oublié ou plutôt ignoré par son précédent conducteur s'alluma. Heureusement, la station-service la plus proche n'était qu'à deux coins de rue. Il fit le plein, maugréant à voix haute contre les imbéciles incapables de servir du café chaud à cette heure de la nuit. Franchement! Une station-service sans café. Appuyant machinalement sur l'accélérateur, il porta sa tasse thermos à sa bouche. Son visage réprima un léger dégoût. Déjà froid! Il fallait se faire à l'idée. Pas le temps pour une visite éclair chez Tim!!!

Quatre heures. L'autoroute enfin. Il enclencha la cinquième. Alors que la vitesse transmutait la ligne blanche en un long filament hypnotique, il saisit d'une main son boîtier de cigarettes. Au passage, ses doigts effleurèrent le relief des motifs égyptiens qui ornaient son couvercle. Les hiéroglyphes se laissèrent lentement caresser. La douceur subtile du geste éveilla dans sa mémoire l'agréable souvenir des effluves délicats du café de Juliette. Il cliqueta son zippo sur sa cuisse raidie. Dans la pénombre de l'habitacle, la flamme s'affirma, inondant son visage d'une lampée de lumière.

Le lieutenant Simard jeta un vif coup d'œil sur sa montre. Dans moins de 15 minutes, il serait sur les lieux de l'accident. Tandis qu'il s'engageait dans la bretelle de l'autoroute, il entreprit de se remémorer les détails qu'on lui avait rapidement communiqués. Deux victimes. Deux jeunes filles dans la vingtaine, sur la Côte-des-Anges, à quelques mètres de l'érable.

Jamais jusqu'ici il n'avait senti le besoin d'échapper à la situation. Or, cette nuit-là, envisager de croiser les yeux d'une personne qui tergiverse au bord du précipice de sa mort le confrontait plus que jamais à la fragilité de sa propre existence. Malgré la confusion, malgré l'angoisse son métier de technicien en collision l'amènerait à voir le rideau tombé une nouvelle fois sur un horifiant spectacle.

Il ne pouvait pour autant se soustraire à son devoir. Les spécialistes en reconstitution de scène d'accidents mortels se comptaient sur les doigts d'une main. D'ailleurs, on faisait maintenant appel à lui un peu partout au Québec. Là où les yeux les plus aguerris avaient échoué, le lieutenant Simard avait réussi. Grâce à lui et à son « inexplicable » facilité à repérer des endroits, des objets parfois même des témoins, les plus complexes catastrophes routières avaient pu être résolues. Mais s'ils savaient le prix qu'il devait payer quotidiennement pour être si efficace!

La scène n'était plus qu'à 10 minutes. Il activa la composition automatique sur son téléphone portable.

- « Mikaël? C'est Pierre ! J'arrive bientôt sur les lieux! Tu as pensé à me prendre mon café? Good. Je t'attends sur place! On se voit dans quelques minutes. Ciao! »

Expéditif, mais efficace.

En passant devant l'aéroport de Mirabel il fustigeait intérieurement au nom de tous les expatriés de ce qu'il nommait; le grand carnage agricole des Laurentides.

En arrivant tout près du petit village de Ste-Scholastique, il éteignit ses gyrophares. D'une part, il y avait peu de chance que la force d'impact ait épargné qui que soit. Et puis, rien ne servait d'alarmer les villageois. La nouvelle irait de toute façon bon train bien avant que le coq n'ait chanté la naissance d'un nouveau jour endeuillé.

Il aperçut au loin la voiture emboutie contre un arbre.

- « Mikael. C'est encore Pierre! Je suis sur les lieux. Peu de chances de survivants! Appelle tout de suite la morgue et avise les ambulanciers. »
- « 10-4 ! Je devrais être là dans une dizaine de minutes tout au plus et les services d'urgences sont déjà en route. »
- « N'avise pas les rapaces tout de suite. Laurie risque d'être la première à s'amener sur les lieux et le spectacle est assez saisissant. Vaut mieux lui épargner ça! »
- « Tu sais bien que fouine comme elle, elle doit sans doute être déjà au courant, mais bon... je lui téléphone à l'instant. »
- « Ouin! Au pire, je la gérerai quand elle arrivera. Je quitte à l'instant mon véhicule pour aller constater les dégâts. 10-4. »

De la carcasse automobile, il émanait une sorte de vapeur lugubre. Des particules de vie semblaient encore virevolter de l'habitacle. Peut-être avait-il eu tort.

De nombreux débris avaient été projetés sur plusieurs dizaines de mètres. Le reste des lieux ressemblait en tous points aux scènes usuelles. Éclats de verre, traces de freinage, morceaux de tôle froissée jonchant entre les sillons d'une terre déjà préparée pour les semis du printemps prochain.

Pierre s'approcha de la voiture patrouille en s'allumant une nouvelle cigarette. Il aperçut d'abord la conductrice qui gisait sur le côté, la tête coincée entre le volant et le bras de vitesse. Une marre de sang recouvrait le siège du passager. L'écarlate liquide s'infiltrait entre les sièges comme la lave s'échappant d'un volcan.

Le chemisier blanc de la passagère offrait un contraste quasi angélique. Seuls quelques éclats de sang s'étaient échappés de la tête fracassée de sa copine, dessinant un étrange motif sur son épaule gauche. Pierre eut l'impression de la voir légèrement bouger.

- « Bonjour mamzelle! »

La jeune victime sursauta. Dans un ultime effort, elle essaya de se retourner pour entrevoir son interlocuteur. La voix du policier se voulait chaude et réconfortante.

- « Je ne peux pas bouger, gémit-elle. J'ai mal! Caroline? Caroline! Elle a perdu connaissance? demanda Roxanne dans un cri compressé par la rigidité de sa ceinture de sécurité sur sa cage thoracique fracturée. Caroline réponds moi ! »

Rien ne servait de lui mentir. Sa copine était indubitablement décédée en embrassant de trop près l'un des grands arbres centenaires de l'érablière, seuls témoins impassibles d'un autre baiser de la mort. Mieux valait faire diversion que d'asséner à la jeune survivante un nouveau choc émotif.

- « Reste calme ma belle!! Les ambulanciers ne tarderont pas à arriver! »

Le lieutenant avait choisi délibérément de rester dans l'ombre. Seule sa voix enveloppait la blessée d'une étonnante sérénité. Elle tenta à nouveau de se dégager. Sachant pertinemment qu'un mouvement précipité lui serait fatal, il contourna agilement la carcasse métallique tout en glissant ses lunettes dans la poche de sa chemise.

Elle leva alors les yeux et l'aperçut. Elle vit certes le vert solennel de ses yeux, mais elle vit plus que cela. Elle murmura :

- « Vous? Je vous reconnais! Vous êtes là pour moi n'est-ce pas? C'est mon heure... »

Pierre Simard se contenta de sourire. Le policier s'était longuement penché sur ce type de réaction post-traumatique. Il avait d'abord ébauché une théorie psycho scientifique. Sur le point de s'éteindre, la mémoire envoyait possiblement à la victime une quantité de souvenirs se combinant entre eux afin de permettre au cerveau de considérer sa dernière scène comme un moment de sérénité. C'est sans doute cela que Da Vinci lui-même avait dû vouloir transmettre comme révélation lorsqu'il peignit son chef-d'œuvre du même nom : la nécessité pour exulter de se trouver tout près d'une personne familière.

Son autre théorie s'appuyait une hypothèse « neuro-ésotérique ». Il supposait ainsi que notre inconscient connaisse l'heure et le jour exact de notre mort, et ce, dès nos premières minutes d'incarnation fœtale. Toutes les données inhérentes à notre dernier souffle resteraient savamment verrouillées dans un coffre-fort neurologique situé aux abords de notre glande pituitaire. Seule une dose massive de ce que certains appellent « l'hormone de mort » suffirait à enclencher l'exécution chimique de la « divine » combinaison.

Après plusieurs années de lectures pour tenter de trouver des preuves concrètes de ses suppositions, Pierre avait découvert que l'on trouvait cette hormone dans le corps de tous les humains. Elle était par contre détectable uniquement au moment de l'apparition des premières menstruations chez les femmes et de l'éjaculation chez les hommes.

L'hormone de mort en dose massive provoquant un rétrécissement du thymus, lequel est situé à proximité du cœur. Le thymus est l'organe qui contrôle la longévité du corps.

Or, selon la théorie du lieutenant, la glande pituitaire aurait aussi un rôle symbiotique avec notre subconscient. Dès la plus tendre enfance, notre duo de super héros hormonaux nous enverrait donc en rêve, des images, des sons, des émotions qui, s'avèreraient d'emblée tout à fait insolites. Puis, à force d'être exposé à ces éléments oniriques, la mémoire finissait par vous conditionner à revoir au dernier moment et sans douleur, les acteurs de votre mort.

Bon, c'était un peu compliqué et loin d'être étoffée pour une tribune scientifique, mais, Pierre se passionnait en tous points pour ce précepte.

La jeune survivante toussa. L'heure était arrivée. La gorge de Pierre se noua. Dans quelques secondes, il exécuterait les gestes, prononcerait les mots justes, saurait revêtir la bonne image, mais il n'arriverait jamais à faire de ce moment une banalité. Il s'approcha et posa la main gauche sur son front. Elle gémit comme si une puissance incroyable tentait de sortir de sa poitrine. Ses poumons semblaient brûler comme ceux d'un nouveau-né.

- « Le retour à la matrice, pensa-t-il. »

Agenouillé près d'elle, il plongea ses yeux dans les siens. D'abord effrayée, elle tenta de fermer les paupières, mais, incapable de quitter la douceur du regard, elle s'y abandonna.

- « Monsieur, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi s.v.p.... »

- « Bien sûr mamzelle! Ça va me faire plaisir... »

Elle lui murmura à l'oreille sa dernière volonté.

Le fer à cheval en diamant qui ornait sa jeune poitrine cessa sa danse et s'immobilisa dans le silence du soleil levant.

Pierre resta quelques minutes tout près de Roxanne, recueilli dans une profonde méditation. Ce moment nécessaire à toute l'exhortation de l'accompagnement vers la mort, il le ressentait dans un parfait silence. Pas de révélations troublantes, ni de colères refoulées lors de ces derniers instants. Seulement une pureté brève et immaculée. Et un vœu, pieu, qu'il allait exaucer.

Tout en se relevant, il entendit au loin la frénésie des gyrophares ambulanciers. Il hésitait déjà à annoncer aux techniciens que la victime était décédée en sa présence. Comme à chaque fois, l'empathie le gagnait. Contrairement à sa spécialisation, l'adrénaline du personnel d'urgence résidait justement dans cet espoir, même infime, d'arriver sur les lieux à temps pour sauver une vie.

Il se releva, remit ses lunettes et commença à dresser le tracé de son périmètre de sécurité.

À la vue du premier technicien, Pierre réaffirma son choix. Le jeune homme d'à peine vingt-cinq ans devait sans doute assister à l'un de ses premiers accidents spectaculaires.

- « Des survivants? »

Les tempes grisonnantes du chauffeur donnaient le ton à l'interrogation. Dans l'œil de l'habitué, le zèle avait fait place à l'expérience. En quelques secondes, il avait saisi que seul un miracle avait pu laisser une vie indemne dans cet invraisemblable amalgame de métal et de branches brisées.

- « Non. Deux victimes de race blanche. Toutes deux dans la vingtaine. Roxanne Leblanc et Caroline Castonguay ».

- « Merde ».

Le jeune ambulancier n'avait pu réprimer sa déception. Tout en glissant le brancardier avec déception, il empoigna sa radio émettrice.

- « Ici l'ambulance 433. Deux décès sont constatés sur les lieux. »

Pierre aurait dû le prévoir, ce novice devait, ignorer tout du protocole à suivre lors d'enquête de collisions mortelles.

-« Excuse-moi! »

Pierre allait l'initier en douceur.

-« Avant que le coroner ne vienne chercher les corps, j'ai un travail à faire. »

Même la douceur était relative. Au moins, il n'avait pas usé de condescendance. Après tout, ce n'était pas sa faute. Ah si les jeunes diplômés savaient et que les vieux singes pouvaient! » il N'empêche que Pierre ne faisait preuve d'aucune tolérance quant à l'incompétence.

Le brancardier néophyte se confondit en excuses.

-« Je suis désolée, Monsieur l'agent. On ne m'avait pas avisée. Je n'avais qu'une bonne intention »

-« C'est ma faute Alex, j'aurai dû te prévenir! ».

Le chauffeur avait ouvert la portière grinçante du véhicule d'urgence. Assis au bord du siège comme le vieux shaman au bord du feu, il décida de se porter garant de son acolyte.

-« Salut Pierre ! Donne-lui une chance! C'est sa première collision mortelle ! Les cours J'aurai dû réviser le protocole avec lui durant le trajet. Mea culpa ! »

Pierre tapota l'épaule d'un Alex mal à l'aise.

« C'est bien correct, mon Roger, je comprends ça! Fais juste les rappeler pour leur dire qu'un enquêteur est sur les lieux. Spécifies que tu les aviseras dès j'aurai terminé mon travail. Appelle aussi les pompiers, on aura besoin de leurs pinces pour sortir la petite de là! »

Alex jeta un regard inquiet vers Roger. Celui-ci avait plusieurs fois croisé le lieutenant Simard dans de pareilles circonstances. Il se contenta donc d'afficher un large sourire approbateur. De son regard émanait un sentiment semblable à celui qu'affiche un père lorsqu'il voit son petit enfourcher pour la première fois sa bicyclette; une confiance fière doublée d'une imperceptible crainte qu'une manœuvre inexpérimentée puisse le faire vaciller.

Pierre se dirigea vers sa voiture pour aller prendre ses outils de mesures. Tout en déposant son coffre, il s'enfila dans la bouche, un objet, pour le moins inusité.

-« Ben kin ! Si ce n'est pas le jeune nouveau!!! Suit Mononcle! Y va te montrer comment on doit décorer une scène de même!!! »

Le lieutenant Simard avait enfilé une paire de dents artificielles qui lui donnait des allures de vieil ermite. Les dents brunâtres partaient dans tous les sens, particulièrement dans le sens de la dérision. Il guettait d'un œil amusé la réaction d'Alex dont la décontenance ne faisait qu'alimenter le dialogue loufoque de son interlocuteur.

Pierre allait repartir de plus belle, lorsqu'il sentit une main sur son épaule.

-« Un café chaud monsieur Tim Simard? »

Un peu gêné d'être surpris en délit de badinerie par la journaliste, Pierre recracha les dents et montra les siennes affectueusement.

- « Tiens, tiens. Mamzelle Laurie. Toujours la première fouineuse au rendez-vous! »

Laurie St-Amant se faisait un point d'honneur de supplanter la nouvelle à la concurrence. D'une part, cela lui permettait certains privilèges auprès des policiers, mais cela lui permettait aussi de faire un sérieux pied de nez à toute la gent masculine journalistique en mal de testostérone.

Elle plaça militairement sa main gauche sur son front, tendant le café de l'autre :

« Oui mon commandant!!! Je me lève à leur des poules et me couche à l'heure des cow-boys!

- Tow! Tow! Tow!, s'esclaffèrent-ils en chœur.

Pierre attrapa le café et poursuivit son chemin sans demander son reste.

- "Là mon jeune, tu vas dérouler le ti-ruban et tu vas me décorer notre scène de façon à ce que la vermine ne puisse pas s'infiltrer ici! Dac?!"

- "J'ai EN-TEN-DU! Pfff.!!! Face de rat toi-même!!!", hurla Laurie en désembuant la lentille de son appareil photo.

Décidément en plus d'avoir l'œil aguerris, la petite avait aussi une ouïe des plus remarquables.

“Laisse-la faire mon champion!! Fais ce que je te dis!!”

Tout en remettant ses dents, Pierre passa derrière Laurie, frôlant sa longue chevelure féline, humant ses doux arômes de fraises, il déposa au creux de son oreille, un imperceptible :

- “Merci pour le café. Je suis content de te voir!”

Partie 1

1.

Je n'y arriverai jamais. J'ai peur. Tant de mots ont été écrits sans que personne n'ait eu envie de s'en souvenir. J'erre dans la grande bibliothèque de la vie sans pouvoir y écrire mon propre chapitre. Et puis, les autres ont sans doute raison : Il faut gagner sa vie. Écrire, ce n'est pas un travail sérieux. Ce n'est pas ce qui mettra du beurre sur mon pain à moins que je n'envisage une mort éminente car chez les écrivains, le succès s'écrit bien souvent sur une épitaphe.

Qu'ai-je de si différent à dire au fond? Et même si je trouvais une réponse à cette question, ne manquerai-je pas aussitôt d'humilité en assumant le fait de partager cette différence aux autres ? Je me sens condamné d'avance. Certes, je pourrais persévérer, mais à quoi bon. Je sais très bien que parvenue aux bouts de mon œuvre, je me rendrai compte que j'aurai perdu temps et argent. Tout le monde sait que le temps est une denrée rare que je devrai utiliser pour rentabiliser ma vie.

Je dois rentrer dans le moule et faire un travail convenable. Je pourrais postuler dans une grande entreprise et gagner beaucoup si seulement j'arrivais à faire taire ces mots dans ma tête. Allez! Il suffit juste de me mettre au service d'un patron qui saura exploiter ma plume à son avantage. Vaut mieux employer mon talent à faire briller quelqu'un d'autres. Voilà qui serait juste, humble et bon. Allez ! Vaut mieux oublier la poésie, la littérature, la philosophie. Allez! Peut-être que le journal de ce matin regorgera d'une foule d'offres d'emplois susceptibles de me remettre sur le droit chemin...

Juliette s'était levée aux aurores pour concocter sa toute nouvelle recette de petits gâteaux à la citrouille au glaçage érable et bacon. Dehors, l'automne s'installait peu à peu. Inspirée par le rouge timide des arbres elle avait donné naissance à un tout nouveau mélange sucré-salé. Il faut dire que Juliette est une dame de contraste. Ces clients les plus fidèles vous raconteront d'ailleurs, sans l'ombre d'un doute comme elle est spontanée, ricaneuse, exubérante et surtout, jamais fade.

Depuis quelques années déjà, Juliette redouble de créativité pour combler ses clients. Le weekend, elle parcourt les brocantes, les bazars, les librairies pour dénicher « LE » trésor susceptible de faire avancer d'un pas de plus l'un de ses « poussins » incapable de briser sa coquille. Ce qu'elle préfère, ce sont les livres usagés qui, par un simple prénom griffonné dans la couverture, unissent deux destinées dans le grand univers littéraires.

Or, pour certains de ces clients, les livres ne stimulent pas, ne réveillent pas. Malgré le fait qu'elle trouve un peu étrange le fait de résister à l'appel d'un vieux manuscrit, elle redouble d'ardeur pour trouver une image, une musique, un film, un parfum, une saveur qui saura enfin toucher le fond d'une âme endormie, et ce, quitte à l'inventer soi-même. Car, comme l'avait si bien mentionné Monsieur Jack, son plus vieil habitué, impossible d'être mal prise lorsque l'univers nous a fait don d'une si grande dose de créativité.

Adossé contre la porte de l'échoppe, Monsieur Jack huma de loin la nouvelle trouvaille, encore chaude, de Juliette.

- Bon matin mamzelle Juliette ! Bon, bon, bon. Qu'est-ce que vous avez encore inventé pour « réveiller » Monsieur l'écrivain (il l'avait bien sûr mentionné sur un ton, à son habitude, teinté d'ironie)?
- Cessez donc un peu de vous moquer de moi ! dit-elle faussement offensée. Vous savez très bien qu'il a eu beaucoup d'épreuves ces jours-ci et je crains, que sans mon intervention, il abandonne définitivement son rêve d'écriture. Rendez-vous plutôt utile et tenez-moi donc ceci tandis que je déverrouille la porte.

Tandis que Juliette s'affairait à ouvrir son échoppe, les clochettes s'entrechoquèrent sous les premiers rayons du soleil. Elle sourit. Elle aimait tant cette jolie mélodie matinale qui lui rappelait qu'elle avait un jour fait le bon choix en ouvrant ce petit havre de trésors pour âmes en perdition.

- C'est vous donner pas mal de pouvoir non ? continua Monsieur Jack dans son rôle tout assumé d'avocat du Diable. Vous ne pourrez pas les sauver tous vous savez! Ne seriez-vous pas mieux de lui montrer à pêcher plutôt que de lui servir du poisson sur un plateau doré?
- Rares sont ceux qui ont un talent aussi naturel, rétorqua Juliette quelque peu offensée qu'on ose questionner ainsi sans vergogne les principes mêmes de sa mission de vie. Ses mots s'enfilent avec une telle grâce que serait un crime de laisser mourir le germe d'un tel génie créatif sans avoir tout fait pour lui permettre fleurir!

Elle poursuivit tout en s'employant à trouver pour chacune de ses trouvailles leur place de prédilection.

- Il a autrefois été journaliste au journal « La Presse » à ce qu'il paraît !
- Pffff! Ça ne veut absolument rien dire !, rétorqua Monsieur Jack en déposant sa veste sur le dossier de sa chaise habituelle. Si vous saviez parfois ce que l'on peut lire dans les feuilles de choux de l'Empire Desmarais! La petite St-Amant, ça c'est une journaliste !
- Elle écrit pour le journal local ! L'écriture de Jean-Marie est imagée, poétique, voilà pourquoi elle n'a pas fait l'unanimité dans le milieu. Or, comme c'était un jeune homme vaillant et courageux, il a d'abord écouté les conseils de ses confrères en tentant de « pervertir » son style (elle mimait toujours les guillemets lorsqu'elle n'utilisait pas le mot exact mentionné).
- Chassez le naturel et il revient au galop hein ?, lança Monsieur Jack qui ne ratait jamais une occasion de glisser un adage, une citation, un proverbe dans le flot d'une conversation en s'accordant, au passage, son propre crédit.
- Voilà, vous avez tout compris. Sauf que, Monsieur Jean-Marie est tissé dans du fil de Jeanne d'Arc. Alors, un bon matin, il a claqué la porte du journalisme en clamant haut et fort qu'il n'était pas un GIGOLO des mots. Il en a eu marre de prostituer ses idées, ses convictions, pour moins de 25\$ le feuillet!

- Et j'imagine que votre cœur de « Mère Thérèse » est tombé sous le charme de ses mots? C'est pour cela que vous vous êtes donné la mission de le faire voler de sa propre plume ? Mais, Mamzelle Juliette, les « poussins ça ne vole plus depuis au moins 1000 ans!! Il termina sa phrase dans un grand éclat de rire.
- Je n'ai jamais rien lu de lui à part les mots de remerciements, si magnifiquement figués, qu'il me laisse en payant son addition, répondit Juliette le visage cramoisi par la honte.

Elle enchaîna rapidement de peur que Monsieur Jack ne saisisse l'opportunité d'entrer de plein fouet dans cette faille naïvement exposée.

- Depuis quelques années on lui connaît pourtant quelques projets. Un blogue fréquenté par une poignée d'amateurs littéraires ou d'amis intimes. Il y a deux ans, il a même participé à un collectif d'auteurs! Mais depuis, il n'écrit presque plus, sinon que sous l'influence d'une mystérieuse muse.
- Voilà qui devrait sans doute nous attrister. Mais moi, les gens qui ne s'assument pas... (laissant planer quelques instants un silence atomique...)

Juliette ne lui donna pas l'occasion de terminer ce qui s'annonçait comme le début d'un long monologue sur les grands principes de l'autonomie humaine. Elle préféra s'esquiver élégamment vers les cuisines.

- Bah...Merci de me donner raison ! Lorsque vous aurez terminé de faire semblant de ne pas m’ avoir entendu, je goûterai avec curiosité à votre nouvelle création gustative, avec mon café bien sûr !

- Ça ne sera pas bien long, scanda Juliette de sa cuisine. Le café coule déjà ! Vous n’êtes pas trop pressé ?

- Non, non, ça me va ! Dépêchez-vous lentement !

Juliette poussa un soupir. Elle savait que Monsieur Jack était rempli de bonnes intentions, mais, elle devait l’avouer, il avait aussi une réelle facilité à la transporter aux limites de sa zone de confort. Au fond, sans doute était-ce sa manière à lui de collaborer à l’évolution de l’humanité.

Il est vrai que Juliette avait une vision quelque peu “utopique” du monde. À la blague (qui cachait aussi une bonne part de vérité), elle racontait souvent qu’elle ne saurait même pas voir le côté “Sith” d’Anakin Skywalker si elle l’avait devant elle. Or, si cette grande facilité à voir l’aspect positif de chaque chose l’avait maintes fois épargnée de beaucoup de souffrances intérieures elle l’avait aussi, souvent, aveuglée face à de réels dangers. Pour une raison qu’elle ne connaissant pas encore, et dont elle repoussait sans cesse le véritable questionnement, Monsieur Jack s’était donné la mission de lui ouvrir, jour après jour un peu brusquement les yeux sur la nature humaine.

Comme il le disait si souvent “Où il y avait de l’homme, il y avait de l’hommeie....

Les clochettes vinrent interrompre Juliette dans ses pensées. Elle replaça son tablier et s'avança vers Jean-Marie qui faisait son entrée, un journal sous la main.

- Tiens tiens...En parlant du loup, lança Monsieur Jack.

Jean-Marie, piqué dans sa curiosité, allait questionner la raison pour laquelle il avait été le sujet d'une conversation aussi matinale, lorsque Juliette interrompit l'élan avec un plateau garni de cafés et muffins encore fumants.

- Bon matin Monsieur Jean-Marie intervint candidement Juliette. J'ai une petite surprise pour vous !

Juliette en profita pour foudroyer Monsieur Jack du regard. Qu'il babille à sa guise contre ses petites manies de 'sauveuse' passait encore...Par ailleurs, jamais, au grand jamais, elle n'allait l'autoriser à s'immiscer dans 'SA' grande quête de prise de conscience des individus. Pour Juliette, le salut de la planète passait par l'émancipation du bonheur avec un grand 'B'. Et, pour être heureux, il faisait de prime abord découvrir sa passion, son don le plus viscérale.

Monsieur Jack se racla la gorge et fit semblant de disparaître quelques moments dans les pages de son livre. Il aimait bien au fond le rôle, quoi que plus discret, de l'observateur. Si cela donnait quelques moments de répit à Juliette et à sa clientèle, qu'il n'épargnait que très rarement, celle-ci resta tout de même aux aguets.

- Oh s'exclama Jean-Marie !!! Vous m'avez fait des muffins citrouilles érable-bacon !
Merci beaucoup ! J'en avais si envie depuis que j'ai vu la recette l'autre jour dans le magazine Châtelaine. Je sais, ricana-t-il, c'est une lecture disons habituellement plus

‘féminine’. Or, je trouve qu’on y retrouve de plus en plus d’articles intéressants pour tous.

Juliette cueillit au vol cette occasion de renforcer une ressource en plein épanouissement :

- Vous savez, peut-être aurait-il avantage à embaucher des collaborateurs masculins étant donné leur nouveau lectorat ? Envoyez-leur donc quelques-uns de vos articles on ne sait jamais.

Le visage de Jean-Marie s’assombrit aussitôt.

-Ah quoi bon ? Je n’ai pas de contact là-bas et puis j’ai passé l’âge d’être pigiste.

- Qui vous parle d’un poste de pigiste ? Essayez plutôt de vous tailler une place comme chroniqueur plutôt !! J’ai peut-être même encore quelques amies qui travaillent là-bas à titre d’infographiste. Souhaitez-vous que je me renseigne pour vous?

Jean-Marie qui aimait beaucoup Juliette acquiesça pour ne pas l’offusquer.

- Oui...ce serait gentil...!

Monsieur Jack prit une gorgée de café en chantonnant avec un accent italien maintes fois trop exagéré : ‘Paroles, des paroles, des paroles...’

Jean-Marie sentit la pointe et réagit prestement aux soubresauts de son subconscient personnifiés par l’humour de Monsieur Jack.

- Monsieur Jack n’a pas tort Mme Juliette.... Ne vous donnez pas cette peine pour moi! Je me cherche un vrai boulot. Quelque chose de lucratif, de rationnel.

Les yeux de la dame s'embruèrent.

- Non... Je vous en prie. Ne laissez pas tomber ! Nous avons besoin de vos mots pour nous guérir de nos maux.

Il déposa une main chaude sur la sienne.

- Vous êtes gentille, trop gentille. Mais, ma décision est prise. Je ne retournerai pas à l'écriture, elle ne veut plus de moi.

-Juliette ne pu cacher sa déception. Pourtant, elle pouvait très bien comprendre ce qui motivait Jean-Marie a abandonné la voie des mots. Ce chemin, elle l'avait jadis parcouru, sur les genoux, les mains entaillées par le vindicatif et l'acerve des conventions, des principes. Jeune retraitée d'une impossible révolution, elle avait fait le choix, à 24 ans, d'effacer ses mots pour se tapisser de ceux des autres. Sa conscience fût ainsi nourrie de cette nouvelle croyance pendant près de 20 ans. Or, la malbouffe des faux principes ne donne que l'illusion de nourrir. Il y eut une rencontre. Il y eut une résurrection. Et les mots de Juliette se remirent à hurler leur famine.

Tout comme Jean-Marie, elle devait apprendre à composer quotidiennement avec la présence des mots dévoreurs d'entrailles. Ce genre de mots-là se frayent des sillons dans votre colonne vertébrale et vous courbent trop facilement l'échine. Ils s'insinuent, grimpent et envahissent le cervelet. Leur rythme tribal ralentit puis s'accélère jusqu'à se confondre aux rythmes du cœur. Les idées martèlent les murs trop étroits de la boîte crânienne et revendiquent leur libération. Devenue la proie d'une mutation syntaxique, le corps entier se soumet. L'assaut est lancé. La main écrit et des plaines de papier abdiquent, condamnées à devenir la terre d'accueil d'un peuple de mots trop longtemps réfugiés.

Étrangement, la musique de Daniel Bélanger choisi ce moment précis pour briser le silence d'un solide 'Rêver Mieux'. Juliette laissa échapper son petit rire de mésange.

- Tenez Jean-Marie, même Daniel vous passe son message...

Depuis aussi loin que Juliette se souvenait, il y avait eu dans sa vie, des messages, des signes, des liens. Jamais rien n'avait été laissé dans les mains improbables du 'Hasard'. Chaque élément de sa vie, chaque parole, chaque musique faisait partie d'un tout qui se déposait à ses pieds telle une offrande 'divine'. Il ne se passait rarement plus que quelques minutes avant qu'elle ne fit un lien entre le moment présent et un film, une émission de télé, un numéro humoristique ou une parole de chanson.

Juliette tricotait des rapports parfois loufoques entre les gens et les choses sans en avoir vraiment toujours eut conscience. Un jour l'un de ses «Phébus» partageant avec elle quelques cours de lettres et certaines autres 'langués' aussi) lui avait lancé à la blague :

- 'On sait bien toi Juliette, tu vis dans un film ! Mais la vie, c'est pas juste du Cinéma» !

D'abord outrée, offusquée, humiliée par la remarque, elle avait interprété comme une variante à peine masquée de 'fille complètement déconnectée de la réalité'. Elle avait donc boudé. Un peu. Pas longtemps, parce qu'elle pardonnait vite de peur de se sentir coupable.

Avec le recul, elle avait pris conscience des avantages de vivre sa vie en technicolor. Elle seule savait comment dompter les hasards et les coïncidences pour les transformer en circonstances quasi magiques.

En toute connaissance de cause (mais pas toujours), elle raconte donc avec émerveillements les expériences extraordinaires qui amalgame son destin. Juliette cherche à semer chez les gens cette envie d'y croire, ce désir de suivre momentanément le vent fou des rêves improbables.

Jean-Marie, plutôt cartésien malgré sa sensibilité littéraire, interpréta tout autrement le message :

- Vous avez peut-être raison...Mais pour rêver mieux, il me faudrait un compte en banque beaucoup mieux garni!

Juliette n'aimait pas que l'on ignore volontairement une opportunité de compréhension quand elle se présentait, enchaîna, un peu plus fermement....

- Vous savez très bien que ce n'est pas ce qu'il a voulu sous-entendre ! L'argent, l'argent...C'est de l'eau pour éteindre le brasier des nobles intentions.
- Et vous croyez que ce sont mes 'Rêves' qui payeront votre délicieux café et vos adorables petits gâteaux?
- Pas besoin de votre argent. Je vous les offres ! Si cela peut vous convaincre qu'il vous faudra, tôt ou tard assumer votre mission de vie !

Jean-Marie allait protester, mais Juliette s'était déjà éclipsé pour éviter de poursuivre la conversation qui s'annonçait rationnelle et tristement réaliste.

- Je sais que vous avez le cœur gros comme...Il s'interrompit pour trouver un comparatif de bonne mesure. Gros comme...Comme rien...Rien n'est aussi grand que votre cœur Juliette....Mais, mon enfer ne peut être éternellement pavé de bonnes intentions....

- Qu'essayez-vous d'insinuer? Je ne veux pas que votre vie soit un enfer par ma faute !

Juliette venait, encore une fois, de poser le monde sur ses épaules.

*mot masculin pour Muse

2.

Bon...! Espérons que le talent sera au rendez-vous ce matin... Le café, la musique...Tout y est... Ah tiens...Bonjour toi! Bon chat ! Allez ouste ! Assez de câlins pour aujourd'hui! Laisse-moi travailler maintenant...

Mmmm...Qu'est-ce qui manque? Il manque quelque chose. Il semble toujours manquer quelque chose. Des ombres ? Des lumières? À moins que ce ne soit qu'une question de perspective? Non. D'intensité alors ? D'un autre côté, trop d'intensité rendrait le tout irréel ! Ouf... !! J'ai beau parfaire ma technique, analyser les plus grands maîtres, persévérer, il s'avère que je sois encore bien loin de ce niveau 'magique' ou la réalisation de l'œuvre est si parfaite que la même réalité semble irréaliste.

Je me berce peut-être d'illusions encore une fois! Je suis loin d'avoir l'étoffe d'un Jerry Ott! Qui suis-je au fond pour envisager la célébrité, la richesse grâce à mon Art? Encore là...pfff... Art c'est un bien grand mot! Il ne faudrait pas que j'oublie que je dois gagner ma vie...décevant! J'ai une hypothèque à payer, une voiture, un niveau de vie, des responsabilités...

Or, je ne me peux m'empêcher de créer. C'est plus fort que moi! Mon œil s'aiguisé devant les textures, les couleurs, les lumières. En quelques secondes je dessine intérieurement la composition de ce qui pourrait devenir une grande œuvre. J'imagine déjà les gens la contempler, l'admirer même. Ultiment, ma toile bouleversera tellement qu'elle changera

à jamais la vie de celui ou celle qui l'a contemplé. Par mes yeux, par mes mains j'arriverai peut-être ainsi à rendre le monde meilleur.

Oufff....J'envie tellement Dali d'avoir pu peindre des improbabilités! Il s'en foutait royalement que les gens se moquent de ses horloges molles ou de ses cygnes en éléphants. Il peignait et Gala admirait. Moi, je dois peindre pour que mes toiles se vendent. Je dois trouver un moyen de me sortir de ce boulot qui me nourrit d'une main et m'affame de l'autre. Je dois briser les chaînes qui me rendent esclave d'une industrie opportuniste. Guérir l'humanité de tous ces maux, voilà un vœu bien pieux! Pfffff...

Bon... Fini le tsunami émotif là....Faut que je parte...Encore le trafic...grrrrr....



Juliette alla déposer le monde dans le lavabo de la cuisine. Elle avait grandement besoin d'entendre le bruit rassurant des ustensiles s'entrechoquant dans un clapotis bouillant, savonneux et parfumé de lavande. S'il semblait étrange pour l'œil novice qu'on eut envie d'effectuer une tâche ménagère pour s'apaiser, les habitués de l'Échoppe respectaient silencieusement le rituel d'auto-exorcisme de Juliette.

Durant les longues minutes qui suivaient ces départs impromptus, il ne subsistait, dans la salle à manger, que le grincement des portes, battant de leurs pentures tel un papillon affolé. Pour Monsieur Jack, qui avait cessé depuis longtemps de s'interroger sur les raisons obscures justifiant les actions de Juliette, la posologie était maintenant claire et largement diffusée auprès des clients : Pas de câlins, pas de discussions! Juste Juliette, ses casseroles et la sainte paix!

Fidèle à son habitude, la tigresse ressortie de sa cuisine quelques minutes plus tard, complètement domptée...

- Voilà une bonne chose de faite !

Juliette déposa la pile de tasses en cherchant du regard des indices du passage d'une comète.

- Faut pas laisser les choses s'accumuler ici sinon on en voit jamais le bout! Au fait, tandis que j'étais à ma besogne, Jeanne ne serait pas venue chercher son petit préféré?

Jean-Marie rougit. Monsieur Jack sentit la soupe chaude. Il fallait de toute évidence éviter de s'aventurer sur ce sujet délicat, particulièrement aujourd'hui...

- Je pense qu'elle a pris congé aujourd'hui! Elle doit préparer ses toiles pour une exposition collective dans le coin de 'je-ne-sais-plus-trop-ou', tricota rapidement Jean-Marie convaincu d'être la cible de prédilection pour un interrogatoire en règle.

Juliette évita de justesse une chute libre entre les mailles trop lestes de la conversation.

- 'Toronto!' corrigea Juliette sèchement. Et puis, s'adressant aux deux comparses, auriez-vous l'amabilité de ne pas me prendre pour une idiote!

Tandis que Jean-Marie prenait de jolies teintes de framboises mûres, Monsieur Jack se contenta d'un violent raclement de gorge. Sauf que Juliette n'avait visiblement pas l'intention de cacher la poussière sous le tapis.

- Vous en savez sur elle bien plus au fond que vous ne le laissez croire Jean-Marie ! Et puis vous, poursuivit-elle en foudroyant Monsieur Jack du regard, vous n’avez jamais fait dans la dentelle avec moi et je ne vous conseille pas de commencer cela aujourd’hui ! Surtout pas aujourd’hui...”

Nous étions le 23 septembre. Pour Juliette, cette journée soulignait officiellement sa première rencontre avec Jeanne. Malheureusement, en trois ans, si Jeanne s’était taillé une très grande place dans le cœur de Juliette, son ciseau de sculpture l’avait aussi lourdement écorché. La peinture étaient passé progressivement du statut de leitmotiv à celui de cause perdue, presque perdue.

Maintes fois, la propriétaire de l’Échoppe avait repoussé les limites de sa créativité afin d’insuffler à Jeanne un flamboyant essor artistique. Or, malgré la noblesse de ses intentions, ses tentatives ne ressemblaient guère plus qu’à un vulgaire caillou refusant sa liberté malgré notre acharnement à lui faire quitter notre chaussure. Avec le temps, on admet l’incisif de sa présence, mais arrive un moment où l’on doit se résoudre à lâcher prise, pour pouvoir un jour, peut-être, oublier.

Or, la seule évocation du mot “lâcher-prise” suffisait à provoquer, chez Juliette, de violents vertiges. Son cœur, vaillant à l’extrême, repoussait la persévérance jusqu’aux limites de l’impossible. Les défaites de sa vie cuisaient dans une grande marmite de ressentiments. Juliette ne trouverait son salut que lorsque Jeanne, Jean-Marie et tant d’autres, assumerait enfin leur mission de vie.

Un coup de gong vint interrompre le flot de nuages sombres qui s'entêtaient à barbouiller le ciel faussement pastel de Juliette.

Jean-Marie s'excusa avant de s'éloigner pour répondre à son portable.

- “Oui effectivement je vous aie fait parvenir mon cv. Oui c'est pour un emploi à temps plein. Oui bien sûr je suis disponible pour vous rencontrer. Vers quelle heure? D'accord! Pas de problème, je serai là. À tout à l'heure et merci !

Jean-Marie se redressa réapparu dans la salle à manger paré d'un sourire aussi crédible que la jeunesse éternellement 'botoxé' d'une vedette hollywoodienne.

- J'ai une entrevue cet après-midi pour un poste très payant.
- Génial! C'est pour quelle entreprise déjà ?, demanda Monsieur Jack, se sachant plus habile dans les masques de curiosité que mamzelle Juliette rictus déjà empreint de contrariété.
- Euh...bafouilla Jean-Marie. C'est pour une grande entreprise...J'ai oublié le nom...Il ne me reste que deux petites heures pour me faire beau !
- J'imagine qu'il faut vous souhaiter bonne chance alors ? convenu Monsieur Jack.
- Bah...La chance n'a rien à y voir. Je dois juste gagner ma vie. Juliette, je laisse ma voiture ici d'accord? C'est plus facile de se rendre là-bas en transport en commun. À plus tard!!!!

Juliette n'eut pas le loisir de rétorquer. Les grelots habituellement si sympathiques de son Échoppe avaient aujourd'hui sonné le glas d'une âme en voie de perdition. À l'aube de la quarantaine, Juliette resta là, suspendue comme des points à la fin d'une phrase ne trouvant plus de mots pour expliquer l'inexplicable.

3.

Pierre monta les escaliers deux à la fois.

- Hey Salut Pierre! Pas trop fatigué? Comment ça s'est passé ce matin?
- Salut...! Donne-moi deux secondes!

Il y avait plus urgent! Le sergent Jutras attendit donc sagement que son collègue 'caféinomane' eut fini de s'administrer sa dose.

Le sergent Jutras et le lieutenant Simard avaient joint l'équipe du département des enquêtes de collision à quelques mois seulement d'intervalle. Dès les premiers dossiers, les atomes de personnalités joviales avaient créées une onde de fraîcheur candide au sein de cette équipe côtoyée de si près par la tristesse et l'angoisse.

Pierre vint rejoindre son patron, une tasse géante de café à la main.

- Yé suiss tout à toi Sergentinoo!, lança Pierre dans un accent pseudo hispano-gringo-italiano.
- Bienne, Bienne, enchaîna le sergent. T'es pas allé là tout seul?

Pierre Simard était passé maître dans l'art des volte-face. Une minute il pouvait se tordre de rire suite à l'expulsion d'une de ces fameuses bombes de gaz humanoïde, l'instant d'après vous expliquer froidement la théorie de la relativité. Cette attitude en laissant plus d'un pantois. Le sergent Jutras y était immunisé et savait lui aussi manier cet art avec grande éloquence.

- Mikael est venu m'assister, mais je lui ai donné congé!
- Comment ça congé? Tu sais bien qu'il est payé pour te donner un coup de main Pierre. Tu n'en a pas déjà assez sur tes épaules?

Pierre aurait pu feindre d'entendre la question, mais, il ne l'entendit pas. Ni dans son conduit auditif, ni dans son cœur. Les yeux dans un profond brouillard, il avait déposé sa tasse en tremblant. La tête négligemment appuyée contre le mur, il se grattait intensément la tête dans l'espoir d'apaiser un peu la démangeaison de pensées sombres qu'avait provoqué la question.

Le sergent agrafa bruyamment un peu de néant pour le sortir des limbes. Pierre sursauta. En levant les yeux, il eut l'impression d'avoir été catapulté sur sa chaise, après un voyage dans le temps de plusieurs millier d'années.

- Pierre. Tu m'inquiètes là? Y'a quelque chose que tu ne me dis pas?

Le lieutenant ôta ses lunettes. Une larme s'était enfuie de ses yeux, trahissant son impuissance à refroidir un peu le sang de ses veines.

- L'une des victimes était une amie de ma fille...

L'aveu dégringola du cœur de Pierre avant d'aller rouler tristement au pied du sergent Jutras.

- T'es pas sérieux ! Merde! Comme s'il t'en fallait plus! Je vais demander à ce qu'on trouve quelqu'un d'autres pour s'occuper du dossier.

La décision sortit Pierre de sa stupeur.

- Non tu ne peux pas...

- Comment je ne peux pas ??? Je suis encore ton patron à ce que je sache. Ça n'a aucun bon sens que tu travailles sur cet accident en plus de tous ceux que tu as déjà. T'a beau être un surhomme. Y'a toujours bien des limites. Y'auront juste à faire confiance aux...

Pierre l'interrompt.

- Paul ! Tu ne PEUX PAS je te dis. J'ai promis. Je lui ai promis.

4.

Monsieur Jack regarda sa montre, bientôt 9h30. Jeanne ne viendrait pas. Jean-Marie était en route pour son entrevue et Juliette ne cessait d’astiquer l’Échoppe pour ne pas s’effondrer.

Monsieur Jack détestait les mélodrames.

- ‘Bon je vais y aller moi aussi...’

Aller où? Cela restait un grand mystère.

Il poussa sa chaise sous la table et pris son manteau.

- ‘Heureusement, le soleil va nous réchauffer ça peu. Mais pas trop j’espère! C’est l’automne après tout non?’

Monsieur Jack chercha dans le regard de Juliette un brin d’acquiescement, une lueur de sourire, mais il ne vit rien, rien sauf du désœuvrement.

- ‘On se voit demain matin...Bonne journée là... ».

La mission de Monsieur Jack n’était pas de remonter le moral. Il pouvait certes exposer clairement tous les angles d’une situation pour aider à trouver des solutions. Mais, les mots mielleux et les épanchements solennels, ce n’était pas pour lui. Quand il donnait son opinion, et il faut avouer qu’il aimait particulièrement bien la donner, le but de l’exercice était purement analytique. Du moins, si l’on en croit ses propres aveux.

Se livrant tout de même à son petit éditorial quotidien auprès des habitués de l'Échoppe, Monsieur Jack jouissait ainsi d'une réputation d'homme honorable à la droiture indéfectible. Bien qu'attablé discrètement près des fenêtres, pour des raisons disait-il 'évidente' de luminosité, il lisait chaque jour son journal en gardant l'œil et l'oreille aux aguets. Certains osaient parfois lui demander conseil, au grand dam de Juliette qui, s'inquiétait aussitôt que ces 'poussins' soient un peu trop brusqué par les vérités toutes crues de son vieil ami.

Flatté, Monsieur Jack se plaisait à dissenter durant de longues, de trop longues minutes. Expliquant, réexpliquant. Appuyant d'un grand éclat de rire sur toutes les formulations qu'il croyait particulièrement bien réussies. Pris en otages jusqu'au final de l'exposé, l'interlocuteur n'avait d'autres choix que d'acquiescer et sourire en silence.

Juliette s'était autrefois prêtée au jeu, plus par curiosité que par masochisme. Ou était-ce l'inverse?

Si les questions avaient été répondues, il n'en demeurait pas moins qu'elle restait chaque fois avec une sorte d'amertume en bouche, probablement la saveur pure du déni de l'évidence...

- 'Caca! Y'a encore quelqu'un qui a pris ma place dans ton stationnement !! Ju tu es là???'
Juuuuuuu???'

Pour une entrée remarquée, c'en était toute une. Sabrina était le sucre rose dans la vie de Juliette. Toujours souriante, pétillante et tellement drôle. Elle arrivait juste à point, comme le bonheur quand on oublie qu'il existe.

- 'Sabrinaaaaaa !!!! Que je suis heureuse de te voir !!! Viens que je te fasse ton câlin!!!'
chanta presque Juliette sortit aussitôt de sa torpeur.

Les deux femmes s'entrelacèrent quelques instants, juste le temps que l'une transfuse à l'autre la force dont elles avaient instinctivement besoin.

- 'Tiens, je t'ai apporté un petit cadeau ! Je sais que c'est une journée spéciale pour toi !
Allez....mais allez....Ouvrez-le ! Viiiiteeee.... »

Sabrina avait deux vitesses. Rapide et...super rapide. Pas question de trainer de la patte quand Madame Pesant était dans la place (elle aimait tant lorsqu'on l'appelait Madame!). À côté de Sabrina, Hiroshima avait des allures de somnifères.

Juliette et Sabrina avaient d'abord été collègues de travail puis amies d'une amitié qui savait défiée toutes les marées. Car, si Juliette était d'une nature des plus accueillantes en apparence, elle était aussi très fragile lorsqu'il s'agissait de relations plus profondes. La peur de l'abandon dirait simplement Monsieur Jack.

Juliette ne se fit pas prier plus longtemps et ouvrit le paquet de Sabrina.

- Une mésange !!!
- 'Attends!!! Elle chante aussi...écoute écoute...pèse sur son bedon !!!!'

Le doux ricanement de la petite mésange en peluche, entremêlé à celui de Sabrina fit tomber dans l'Échoppe, une tonne de poudre de fée.

- Tu l'aimes? T'es contente? Tu vas l'appeler comment ? Parce qu'il lui faut un nom....J'avais pensé.....

Et la vie avait pris soudainement un autre tournant. Si seulement Sabrina pouvait être là tous les jours, comme avant....

5.

Jeanne avait passé son avant-midi à s'occuper l'esprit pour éviter d'espérer qu'un simple courriel puisse la sortir de son marasme. Rien. Le silence dans le silence. Des poupées russes de de pensées négatives, de la plus petite à la plus grande.

Le contraste du jour voilant l'ironie de la nuit. Les framboises givrées, les sous-entendus volcaniques, la mosaïque de leurs chairs, tous, tous voulaient à présent brûler les barreaux de leurs cages virtuelles. Les pigments de son épiderme réclamant à chaque instant de cette trop longue journée, l'arc-en-ciel de la couleur de ses mots. Il fallait calmer le flot de pensées. Rien de tout cela n'avait de sens.

La tête de Jeanne semblait vouloir fendre de douleur. Peut-être qu'ainsi la lumière pourra enfin y entrer pensa-t-elle.

Leonard Cohen avait si souvent raison : "There is a crack in everything, that's where the light goes in..."

Jeanne en était à l'heure du bilan. Des études sérieuses, des ateliers spécialisés un peu partout dans le monde, trois décennies de sacrifices et de travail minutieux pour en arriver là : dans un laboratoire, à analyser des morceaux de casse-têtes pour des patrons qui ne vous considère que pour une vulgaire peinture à numéro. Jeanne soupira profondément. Pathétique... Voilà avec quoi tout cela rimait. Simplement pathétique....

Elle appuya distraitement sur la touche F5, encore une fois. Aucun message. Peut-être valait-il mieux tenter de l'effacer de son existence, encore une fois. Or, il était si habile à souffler sur ses braises.

Jeanne plongea son regard dans son microscope en même temps que son cœur lui composait toute une litanie d'excuses. Peut-être avait-il été retardé. Une crevaison ça arrive. Oui ça devait être cela! Le scénario était parfaitement plausible puisque Jeanne n'avait pas vu sa voiture habituellement garée devant l'Échoppe au moment où elle quittait pour le travail.

Et puis, il avait peut-être décidé de rattraper un peu de sommeil, la pleine lune l'ayant sans doute fait insomniaque, lui aussi. Il ne s'agissait pas là d'une présomption, mais bien d'une expérience maintes fois vérifiées, vérifiable, quoi qu'inexplicable, scientifiquement. En effet, sans que ni l'un ni l'autre ne puisse rationnellement justifier le phénomène, leurs nuits s'ajustaient souvent, trop souvent, au même diapason.

Rationnellement, Jeanne avait sa vie, et lui avait la sienne. Elle avait une réalité et il en avait une autre, juste à côté, si proche et si loin à la fois. Tous deux vivaient de paradoxes. Elle ne fondait pas d'espoirs et savait reculer prudemment lorsque les feux devenaient trop ardents. Elle se résignait en éteignant d'un long silence la moindre source d'étincelles. Lui avançait toujours dans l'adversité. Contre vents et marrées, avec toute l'inconscience de sa passion, il n'hésitait pas à s'attacher au bûcher, si c'est elle qui par ces mots, l'avait allumé.

Quand Jeanne coulait à pic dans le gouffre de ses angoisses, il plongeait près d'elle et attendait la noyade, s'imaginant ouvrir les yeux dans un univers les réunissant enfin. Mais, chaque fois, elle

reprenait vie et déposait sur ses lèvres le baiser magique de la sirène. Elle avait été sa mort et elle devenait sa résurrection.

Quant à son tour, il se perdait dans la stratosphère de rêves intangibles, Jeanne s'agrippait aux cordes de ses cerfs-volants et le ramenait sur terre, parfois cruellement. Elle était un dragon. Il était son feu. Ils étaient indissociables, complémentaires dans leur plus pures essences.

À son réveil, Jeanne avait voulu capturer le temps, le prendre sous son joug pour mieux le rendre esclave de ses pulsions créatrices. Mais, son temps ruissèle entre les pierres malgré tous les barrages. Elle n'avait eu le temps de rien.

La pause du midi allait bientôt briser le jour en deux. Jeanne déposa son sarrau sur la patère puis revint sur ses pas. Pas de nouveau message. L'inquiétude la gagna un peu. Et s'il l'avait oubliée?

6.

Pierre soupira de soulagement. S'il restait une corde sensible au Sergent Jutras, il avait été assez habile pour la faire vibrer de compassion. Prenant un air particulièrement paternaliste, il avait distribué son avertissement sans équivoque :

- Je ne t'accorde aucune marge de manœuvre sur celle-là Pierre ! Je suis tolérant, trop tolérant même, parce que je sais combien certains dossiers comptent pour toi. Mais là, on flirte d'un peu trop près avec les codes d'éthiques. Je n'ai surtout pas envie de me passer de tes services parce que certaines personnes souhaiteraient qu'on analyse de plus près ta façon, disons particulière de travailler.
- Oui j'ai compris. Que veux-tu certains souffrent de 'rectomyopie' aigüe comme dirait l'autre !

Le sergent ne pus s'empêcher de sourire en enfilant son manteau.

- On rit bien là, mais fait gaffe pareille de ne pas éveiller les soupçons avec tes affaires ok! Je suis très sérieux. Je t'accorde la permission pour la 'Dernière fois'.
- Oui Mon Capitaine!

Pierre avait machinalement acquiescé par le geste militaire.

- On se voit demain!

Pierre avait cessé de compter les ‘dernières fois’ de son patron depuis au moins cinq ans. Cette fois pourtant, il pouvait encore sentir la texture des coquilles des œufs sur lesquels il avait dû marcher pour garder précieusement l’enjeu véritable de son acharnement.

Encore une fois, son patron s’était porté garant de ses actes. Par pitié, par curiosité. Peu importait. Il avait maintenant le champ libre.

Pierre referma la porte de son minuscule bureau.

- Oui bonjour. Lieutenant Pierre Simard à l’appareil de la section des enquêtes de collisions. Auriez-vous l’amabilité de m’indiquer le poste de Mme Jeanne Durocher s.v.p..

- Oui bien sûr! Il s’agit du poste 2309. Par ailleurs, Mme Durocher a dû quitter pour le reste de l’après-midi. Désirez-vous que je vous communique à sa boîte vocale?

- Oui merci!

- D’accord, je vous souhaite une excellente fin de journée Lieutenant Simard. Restez en ligne, je vous communique.

Tandis que Pierre attendait nerveusement l’ultime signal lui permettant de passer à cette mi-temps de son plan, il vociféra.

- Merde!!! C’est quoi l’idée de quitter en plein milieu de la journée. Pff! Il y en a vraiment qui ont des positions!

Le signal sonore mit fin à ses élucubrations.

- Mme Durocher, Monsieur Pierre Simard. On m'a informé que vous seriez la personne en charge de l'analyse des éléments de preuves dans le dossier – Castonguay- Leblanc. Il faudrait absolument que l'on se parle avant que vous ne touchiez à quoi que ce soit. Appelez-moi demain matin sans faute. Dites à la réceptionniste que c'est pour le dossier 7020. Je l'aviserai de me transférer l'appel en urgence. Bonne journée.

Pierre raccrocha l'appareil bruyamment.

- Bon bien je suis pris pour attendre jusqu'à demain semblerait-il! Autant régler une couple de choses d'ici-là.

Et il plongea à pleine tête dans une pile vertigineuse d'enquêtes non-résolues.

7.

Jean-Marie profita du roulement tranquille du train le ramenant vers l'Échoppe pour communiquer la bonne nouvelle à Jeanne. Il choisit soigneusement ses mots, les enveloppant de miel et de couleurs pour éviter d'éveiller ses soupçons. Jeanne avait un septième sens pour détecter le moindre doute dissimulé dans une affirmation, son sixième ayant été surclassé en puissance depuis fort longtemps.

Si Jean-Marie regrettait son échange matinal quotidien avec Jeanne autour d'un café fort et d'une brioche à la cannelle, il avait été néanmoins soulagé d'avoir pu échapper au bistouri optique de sa muse. Un frisson de frayeur parcourut momentanément son échine à la seule perspective du scénario contraire. Jeanne et ses yeux noirs d'obsidienne. Jeanne qui savait vous déchiffrer, vous dévoiler en quelques bribes d'une conversation. Jeanne qui vous miroitait les recoins secrets de votre âme en vous pénétrant sauvagement du regard. Jeanne et son doigté pour vous asservir, vous dénuder de tous vos artifices par un seul battement de paupière !

Jean-Marie soupira de soulagement. À bien y penser, le hasard avait vraiment bien fait les choses. Jeanne l'aurait sûrement contraint à déposer ce faux courage à ses pieds en riant. Penaud, sali, il se serait alors confondu en excuses, évoquant mille prétextes pour échapper à l'affront de ses démons intérieurs. Ouf!

Grâce à l'absence de Jeanne, Jean-Marie avait réussi à faire fi des protestations de son dialogue interne jusque dans les bureaux de la conseillère. Selon une première analyse, la rencontre s'était fort bien déroulée. Il avait répondu aux questions simplement, appuyant sur certains mots-clés pour que le charme opère.

Elle avait ri à quelques reprises. Il avait su la partie gagnée. Elle avait expliqué les procédures. Il avait acquiescé sans l'écouter. Déjà, les plans s'échafaudaient dans sa tête.

Même si le boulot semblait, à première vue, l'éloigner de l'écriture, le large salaire qu'on lui offrait, lui permettrait, à long terme, de s'autofinancer. Plus besoin d'attendre l'assentiment d'un éditeur borné. Finies les longues corrections imposées pour se mouler aux tendances littéraires préfabriquées. Il pourrait très bien vivre avec 35,000\$ par an. Selon ses calculs, il lui suffirait en effet d'économiser tout le surplus durant les deux prochaines années pour ouvrir toutes grandes les portes de sa destinée. En attendant, il lui suffirait de travailler sur son œuvre à 'temps perdu', le soir, la nuit même, lors de ses nombreuses insomnies.

'Cher Jeanne,

J'ai obtenu le poste tant convoité. Ma formation débute lundi prochain. J'aurais aimé pouvoir te transmettre la nouvelle de vive voix, mais le temps semble s'obstiner à ne pas vouloir autoriser nos croisements hors des mondes virtuels ou oniriques. J'espère que tu as bien dormi et que tu auras un peu de temps pour venir célébrer la bonne nouvelle avec moi demain matin à l'Échoppe.

Bonne journée.

J.M.

Voilà. Son estomac se contracta un peu. Rien ne servait d'anticiper une réaction négative. Jeanne pouvait être si surprenante parfois ! Le train arrivait en gare. Restait maintenant à affronter Juliette.

8.

- Et puis Ju... Est-ce que tu as finalement découvert qui se cachait derrière tes fameuses lettres? demanda, Sabrina entres deux bouchées de cupcakes.

- Non pas encore! Ça m'intrigue...

- Je te gage qu'il est laid comme un singe et c'est pour ça qu'il ne veut pas se montrer! À écrire des choses si brillantes, il faut bien que ça compense quelque part...

- Tu dis n'importe quoi Sabrina!, rigola Juliette.

- N'est-ce pas toi qui as convenu de cette règle ! Si un client a une belle voix...

- Oui oui... mais pour lui, je suis certaine que c'est inapplicable, interrompit Juliette.
- Ohhhh... ! Regardez là donc qui le défend déjà!! Avoue, avoue!
- Arrête donc! Je préfère ne pas faire de conclusion hâtive à son sujet, c'est tout! Et puis, la règle ne s'applique pas puisque nous ne l'avons jamais entendu...
-

Juliette détourna le regard. Ses yeux trahissaient déjà des feux follets de curiosité.

- Parlant du loup, est-ce qu'il a laissé une lettre dans ton mur aujourd'hui?
- Aucune idée. Je n'ai pas eu le temps de vérifier.

Les deux se regardèrent et s'accordèrent en silence sur l'enjeu d'une course improvisée.

Sabrina, s'élança vers la porte et arriva la première pour recueillir les nombreuses missives déposées. Si, la structure de bois créé et installé par monsieur Jack n'avait que bien peu de points communs avec l'imposant rempart de la célèbre Juliette Capulet à Vérone, elle accueillait tout de même, chaque jour, des dizaines d'enveloppes, remplies de questionnements et d'espoirs.

Juliette rejoignit tranquillement Sabrina. La victoire concédée offrait un spectacle si attendrissant. Plongeant les mains dans les interstices comme une enfant gourmande cherchant le bonheur dans des jarres remplies de friandises, Sabrina brandit avec fierté, l'enveloppe bleue tant attendue. Juliette tendit la main pour que Sabrina y dépose l'offrande. Mais, celle-ci recula en riant, tenant la lettre à bout de bras comme s'il s'agissait d'une ficelle de laine devant un chaton.

D'un naturel enjoué, Juliette n'entendait pourtant plus à rigoler.

- Bon, ça suffit. Je t'ai laissé gagner la course alors donne-la moi!! Et puis, tu n'as pas techniquement le droit de l'ouvrir!
- Bon, bon, bon... le chantage!! s'esclaffa Sabrina. Ça change quoi! Tu vas me la lire au complet de toute façon!!
- C'est le principe... C'est pour moi qu'elle a été écrite! Et puis, seules les Juliettes formellement accréditées par l'Échoppe peuvent...
- Ça va, ça va! Je te taquine.

Sabrina déposa les autres missives dans le grand panier d'osier accroché à l'une des tentacules de la patère.

- Tu sais qu'il doit bien se douter que tu ne sois pas la seule à répondre à tout ce courrier !!!
- Oui... J'imagine... Quoi que jusqu'ici je lui aie toujours répondu moi-même! Il doit reconnaître mon écriture!
- Ah...ça! Il n'y a pas de doute! Il y a juste toi pour écrire mal de comme ça!

Sabrina lui remet la lettre dans une révérence exagérée.

- Tenez Madame la Marquise! Je vous laisse avec votre prince charmant.
- Merci!

Juliette huma la précieuse avant de la glisse dans la poche de son tablier.

- Tu ne t'en vas pas déjà?
- Ça dépend! Si tu me sers un autre de tes divins laits au chocolat froids avec un petit cupcakes au bacon, je reste encore un peu! Au moins le temps que tu me racontes ce qu'il t'a écrit.
- Tu sais bien que je ne peux m'en empêcher de toute façon! répondit Juliette en se dirigeant vers les cuisines. Je t'apporte ça tout de suite!!

La première lettre d'O. (c'était pour l'instant la seule trace de son identité) était arrivée dans le mur de Juliette en même temps que les premiers frimas d'automne. La plume gracieuse et symphonique de l'inconnu avait, dès les premiers mots, conquis sa destinataire. Il avait, tant dans sa calligraphie que dans son style littéraire, des effluves d'un autre temps. Malgré un intérêt manifeste pour découvrir qui se cachait derrière ce grand mystère éditorial, Juliette nageait dans le néant.

"O." défaisait et refaisait sans cesse le monde. Ces affirmations étaient souvent présomptueuses, vaniteuses, mais remplies d'un sens aigu, quasi parfait, de l'analyse.

Cachée derrière le rempart que lui offraient les portes de sa cuisine, Juliette déplia lentement le papier. Les feuilles laissèrent s'échapper un léger parfum de cèdre bleu. Elle ferma les yeux et huma quelques instants l'effluve.

- Juuuuuuu!!! C'est long là! Qu'est-ce que tu fais?
- Je fais chauffer ton cupcake! Ça ne sera pas long! répondit prestement Juliette, tentant de gagner un peu de temps pour lire...

Le 20 septembre,

Juliette,

Dites-moi... Vous est-il déjà arrivé de m'imaginer? Ne soyez pas timide. Combien de fois avez-vous tenté de me dessiner mentalement? Étais-je blond, brun, grand, petit? M'avez-vous affublé de vêtements de nobles qualités ou au contraire, êtes-vous tombée dans les jugements préfabriqués de notre société ? Suis-je dans votre imagination plus près du Prince ou du gueux?

Ne rougissez pas! Vous êtes parfaitement normale. L'être humain a besoin, pour exister, de définir son environnement. Sinon, nous ne pourrions évoluer dans l'Univers que sous la forme de molécules bien pensantes! Or, les milliers d'années de notre évolution nous ont permis de nous matérialiser et donc, d'être soumis à une forme concrète et tangible pour nous définir.

Est-ce donc à dire que je n'existe pas parce qu'il vous est, pour l'instant, impossible de définir ma forme? Voilà qui serait triste n'est-ce pas?

Je disparaîtrais alors comme je suis venu, comme une fée qui meurt dès que l'on cesse de croire à son existence. Mais, rassurez-vous, très chère Juliette! Je ne suis pas que le fruit de votre imagination!

Bien que vous ne connaissiez rien de ma forme physique, j'existe tout de même par l'entremise de mes mots, de la trace de mes pensées matérialisées par de l'encre sur ce papier. Au fait, aviez-vous aussi remarqué les vestiges de l'étreinte de mon parfum avec ce papier? Je n'y peux rien, vous savez! Ils s'enlacent dès que je les glisse dans la poche de mon veston C'est une symbiose assez naturelle il faut en convenir. Le cèdre et le papier ne viennent-ils pas de la même souche? Ah, tiens! Voilà qui est intéressant! Pour vous ma forme vient d'évoluer. Elle vient de se définir par une odeur, par une essence dans l'infini de l'univers.

Je devine, Juliette, que vous languissez de pouvoir enfin mettre un visage, des épaules, des lèvres et une voix sur ma forme. Sachez que si je suis un habile jongleur avec les mots, je ne le suis point avec les cœurs. Ainsi, je viendrais sous peu calmer vos interrogations. Je ne m'annonce pas. Je viendrai c'est tout, bientôt.

O.

Juliette défaillit. Elle s'appuya machinalement sur le comptoir. Une pile d'assiettes, dépourvue de tout instinct de survie, s'abandonna avec fracas sur la mosaïque du plancher. Sabrina accourut.

- « Juliette, ça va??? Tu es toute pâle! Laisse faire ça! On ramassera tout ce bordel après! Fais attention pour ne pas te blesser. Je passerai le balai pendant que tu te reposes un peu. Allez viens t'asseoir. Je vais te faire un thé. »

Juliette se résolut à prendre une pause de quelques minutes.

Sabrina mit l'eau et bouillir et vint la rejoindre aussi tôt.

- Qu'est-ce qui s'est passé?
- Rien, répondit Juliette, les joues encore cramoisies d'émotion.
- Comment rien? Tu ne t'es pas vu l'air! Qu'est-ce qu'il t'a dit? Je veux dire, qu'est-ce qu'il t'a écrit pour te mettre dans un état semblable?
- Qu'il allait venir, souffla Juliette en baissant les yeux, gênée d'avoir laissé transparaître autant d'émotions pour l'énigmatique étranger.
- Hein? Il va venir ici? Quand ça?
- Bientôt.

9.

Jeanne avait décidé de quitter le bureau plus tôt. Une mauvaise nuit. Une trop triste matinée. Des conclusions hâtives et des morceaux de conversations agencées dans un casse-tête n'offrant qu'une image désolante. D'interrogations en fabulations, Jeanne décida que son mal de tête serait un prétexte favorable à une évasion précipitée.

- GONG !
- Ah te voilà toi ! répondit Jeanne au signal l'avisant de la réception d'un nouveau courriel de Jean-Marie. Il était temps ! Mais, c'est trop peu trop tard... Là, j'ai d'autres chats à fouetter.

Jeanne résista à son envie de lire à toute hâte le message qu'elle venait de recevoir de Jean-Marie. Elle n'aimait pas les choses compliquées et son silence, même involontaire, lui embrouillait l'esprit. Il fallait mettre un terme à tout cela. C'était inutile, dangereux, compromettant et surtout irrationnel.

- Allez... passe à autres choses.... Tu finiras bien par l'oublier....

Jeanne s'arrêta chez le fleuriste afin d'y cueillir un énorme bouquet de roses pour Juliette; des roses blanches, des roses de prince comme elle en rêvaient tout le temps.

- Surtout n'hésitez pas sur les soupirs de bébé, Juliette adore ça!
- Ah? C'est pour la dame de l'Échoppe ces jolies roses? Il ne lui est rien arrivé de grave, j'espère ?

Jeanne s'étonna que Mme Boulanger en vienne à une conclusion aussi dramatique.

Les roses émanent autant de mysticisme que de merveilleux parfums pensa-t-elle.

Or, Mme Boulanger connaissait Juliette depuis longtemps. Son affection aurait tôt fait d'alimenter sa propension naturelle aux commérages. Valait donc mieux tuer le bébé dans l'œuf.

- Juliette va très bien ne vous inquiétez pas. Je tenais simplement à souligner notre anniversaire d'amitié.
- Oh! Voilà qui est très aimable de votre part. Je ne savais pas que c'était coutume d'offrir des fleurs dans de pareilles occasions !
- Ce ne l'est pas! Enfin, je ne crois pas! Mais comme Juliette aime tellement les roses blanches, j'ai pensé qu'elle apprécierait l'attention.
- Oh pour sûr qu'elle va être contente, affirma Mme Bélanger en déposant le paquet soigneusement emballé près de la caisse. En tous les cas, moi je le serai vraiment beaucoup!

La tête de Jeanne était lancinante et cette conversation, d'une inutilité évidente, mettait sa patience à rude épreuve.

- Vous voulez que nous y ajoutions une carte ? Renchéris, Mme Boulanger.
- Non merci! Dites-moi simplement combien je vous dois!

Surprise par le ton de Jeanne, Mme Boulanger baissa tristement les yeux sur sa caisse.

- 27,98\$ s.v.p..

Jeanne lui présenta sa carte de crédit en vociférant contre elle-même. L'opinion de Mme Boulanger comptait beaucoup pour les gens de la région. Siégeant au sein de nombreux comités et très active socialement, elle pouvait faire toute la différence entre une carrière prolifique ou une carrière pataugeant dans les sables mouvants. La carrière de Jeanne n'ayant pas déjà tous les ressorts nécessaires à son plein envol, aucune occasion de récolter des faveurs n'était à lésiner.

- Je suis désolée, Mme Boulanger. J'ai un vilain mal de tête depuis ce matin...

Mme Boulanger, d'un naturel fort peu rancunier, saisit l'occasion de se faire pardonner pour sa curiosité qu'elle savait quelque peu maladive.

- Ça va, ne vous inquiétez pas! J'en ai vu de bien pire, en 25 ans de fleuristerie vous savez. Mais, attendez-moi un petit instant. J'ai quelque chose pour vous.

Avant que Jeanne n'ait pu formuler sa réponse, Mme Boulanger s'était éloignée vers l'arrière-boutique. Elle en revint avec une petite fiole de verre ambrée.

- Tenez. Vous ajoutez 25 gouttes de ceci à un peu d'eau et votre migraine devrait disparaître comme par miracle.

Jeanne accepta la douteuse potion pour enfin clore la conversation.

- Merci Madame! Je vous en donnerai des nouvelles.

Jeanne déposa le fragile emballage sur le siège du passager et démarra sa voiture. Immobile, elle se laissa bercer par le ronronnement du moteur.

- Gong!
- Tiens en parlant de ronronnement, murmura Jeanne sans ouvrir les yeux.

Jeanne sourit en se remémora ce doux matin d'octobre ou, discrètement, Jean-Marie avait pris un malin plaisir à jouer les matous ensorceleurs à quelques centimètres de son oreille.

Un frisson la parcourut. Elle avait eu l'impression de sentir sa main glissant sur sa taille tandis qu'il s'éloignait en riant.

Jeanne ouvrit les yeux en se ressaisissant. Attendrie par la douceur de ces pensées elle nageait dans l'indécision.

- Je ne voudrais pas l'inquiéter non plus. Les sources d'angoisses sont assez nombreuses pour lui ces jours-ci. D'un autre côté, je n'ai surtout pas envie de lui laisser sous-entendre qu'il peut m'utiliser à sa guise, telle une vulgaire marionnette!

Tout en poursuivant sa réflexion, Jeanne ouvrit une bouteille d'eau et y ajouta quelques gouttes de la potion « Serenitas » offerte par Mme Boulanger.

- Si ça fonctionne, je pourrais toujours me convaincre que c'est l'effet placebo!

L'eau fraîche lui fit un peu de bien.

- Bon alors, qu'est-ce que je fais maintenant? Je te réponds ou je ne te réponds pas, questionna Jeanne à son téléphone portable. Grrr! À quand l'application « Jiminy Criquet » pour Android?

10.

Des gyrophares et la sirène les accompagnants sortirent Jeanne de sa réflexion. Elle attendit un peu afin de se rassurer sur la destination du véhicule d'urgence. Si celui-ci ne tournait pas à gauche, il n'y avait aucune crainte. Or, c'est précisément ce qu'il fit.

Jeanne voulut s'engager pour suivre de plus près son itinéraire, mais toute une série de véhicules tentait de reprendre leur chemin vers le cœur du village. Jeanne eut le temps de citer plusieurs fois tous les saints du ciel avant de pouvoir confirmer ses craintes.

Une ambulance était garée devant l'Échoppe. Sabrina discutait avec Juliette, ficelée comme un saucisson sur la civière des Para-Médic.

- « Arrête de t'en faire, je te dis. On va s'occuper de tout. Pense donc à toi un peu pour une fois! »
- Facile à dire, rétorqua Juliette d'une voix affaiblie. Tu travailles ailleurs Sabrina et les clients vont être tellement déçus.
- Laisse faire ça! Ce n'est pas parce que tu fermes, pour quelques jours que la terre va arrêter de tourner tu sais!

Juliette essaya de se relever.

- Non Sabrina! Je ne veux pas que tu fermes l'Échoppe, tu m'entends. Appelle Monsieur Jack ! Il pourra sans doute me dépanner. Il a déjà les clefs. Essaie de ne pas trop l'inquiéter par exemple. Tu trouveras son numéro sur la porte du gros congélateur.

L'un des deux ambulanciers interrompit leur conversation.

- Désolé mes jolies, mais vous allez devoir terminer cette conversation dans le véhicule.

Les yeux de Sabrina s’embuèrent.

- Je ne peux pas monter moi monsieur. Je dois aller chercher mes filles à la garderie tout à l’heure et je dois veiller sur l’Échoppe.
- Y’a aucun problème ma chouette répondit-il en s’assoyant sur le banc tout près de Juliette maintenant condamnée à regarder le plafond jaune du véhicule. Vous voulez sans doute savoir à quel hôpital on l’emmène?
- Oui s’il vous plaît.
- Alex ? Peux-tu me dire où l'on amène la petite dame ?

Alex s’informa sur les ondes radio avant de crier la réponse à son acolyte.

- Sacré-Cœur !
- Calmez-vous madame Juliette... avisa l’ambulancier. Votre pression est très élevée. Je vais prendre soin de vous moi!

Roger s’adressa à Sabrina.

- Pensez-vous être en mesure de vous occuper de ses demandes? J’aimerais mieux qu’elle soit rassurée avant de partir. Ça va faciliter le travail des médecins et puis ce serait triste que les gens soient privés de ses petits péchés pendant trop longtemps.
- Oui, oui! Occupez-vous plutôt d’elle! rétorqua Sabrina irritée par les propos déjà très délicats pour Juliette.

Alors que Roger allait fermer la deuxième porte de l'ambulance, Jeanne les rejoignit en courant.

- Juliette! Juliette ! Qu'est-ce qui se passe? C'est son cœur ? C'est...
- Ils ne le savent pas encore, répondit Sabrina. Elle a eu un malaise.
- Un malaise ?
- Oui, une faiblesse.
- Attendez s'exclama Jeanne. Je peux monter à bord deux secondes, j'avais quelque chose pour elle.

Jeanne s'approcha de la civière et y déposa le bouquet de roses.

- Je t'aime, tu sais...Je n'avais pas oublié ! Joyeux 3^e anniversaire.

Une larme coula sur la joue de Juliette tandis que Jeanne déposait un baiser réconfortant sur son front.

- Je t'aime aussi Jeanne. Merci...Merci...
-

Les deux dames restèrent silencieuses sur le balcon de l'Échoppe durant de longues minutes après que Juliette les eut quittées en direction de l'hôpital.

- Jeanne? Tu connais bien Monsieur Jack toi? demanda Sabrina pour la sortir de sa stupeur.
- Euh...bien c'est un grand mot...Pourquoi?
- Elle m'a demandé de lui téléphoner pour s'occuper de l'Échoppe durant son absence.
- Mon Dieu ! Faites que ce ne soit pas grave !

- Ne t'en fais pas trop! Tu la connais! C'est une battante.
- Je sais...c'est justement ce qui m'inquiète...

Sabrina se décida finalement à passer à l'action.

- Allez viens Jeanne! Je te fais un café et on discute d'un plan de match.
- Euh...Je vais m'occuper du café si tu n'y vois pas d'objection. Ce n'est pas que tu n'es pas douée en la matière, mais...
- Ouais ouais! Je sais! Comme je n'en bois jamais...
- Je n'osais pas le dire, mais...
- Ah, ah, ah! Je comprends...Allez viens ! Pas de temps à perdre...

11.

Ce qui n'est pas consommé se consume. – Anonyme.

Jean-Marie courut pour attraper son taxi dont le chauffeur, visiblement pas enclin à attendre, montrait des signes de départs éminents.

- Merci beaucoup! lança Jean-Marie à bout de souffle. Je ne suis pas certain que j'aurai eu le courage d'attendre une heure avant le prochain.
- Bah! Vous avez été chanceux! Ils donnent des amendes à ceux qui réservent leur place et qui ne se présente jamais!
- Ce n'était pas mon intention !
- Bah! Ils disent tous cela! Vous avez votre correspondance au moins. Je ne travaille pas pour rien moi vous savez!

Le ton du chauffeur laissait paraître un tel désœuvrement que Jean-Marie et lui tendit son billet sans rien ajouter.

D'ordinaire, ce type d'individu titillait sa curiosité. Introduisant ses questions telles des signets de couleur dans une histoire monotone, Jean-Marie s'efforçait de mettre en lumière les motivations qui justifiaient une perte dans un métier dépourvu de tout attrait.

N'y voyant que du feu, le conducteur brisait alors lui-même sa coquille et, au terme de sa course, jetait un regard nouveau sur sa vie. Ragillard et heureux d'avoir redistribué un peu d'humanité parmi les humains, Jean-Marie s'en retournait à l'examen de ses propres démons.

Le silence finit par le mettre mal à l'aise. Il fit de la météo son alliée pour alléger un peu l'atmosphère de plus en plus alourdie par les interventions légèrement condescendantes de la répartitrice. Confinée derrière la console de sa radio émettrice, chacune de ses intonations laissaient s'échapper l'amertume, la déception.

En devenant la reine des Ondes pour les Taxis Mirabel, Monique avait au moins pu éviter de terminer ses jours dans les cuisines suintantes de l'une des « Patateries de camping » appartenant à son oncle Viateur à défaut de n'avoir pu envisager une véritable carrière radiophonique. Étrange tout de même comment on s'échappe parfois d'un piège pour mieux se confiner dans un autre.

- Il fait encore pas mal beau pour la fin de septembre lança Jean-Marie en interrompant l'appel de Monique qui réclamait un chauffeur pour une personne âgée à la Place Rosemère.

Le chauffeur baissa un peu le volume afin de répondre.

- Bah! L'été est derrière nous! Ça peut juste s'en aller en « s'empironnant » comme dirait ma défunte mère.

Si un sujet aussi badin que la météo l'emmenait à patauger dans le cynisme, c'était peine perdue, pensa Jean-Marie. Il se contenta donc de faire parvenir au chauffeur un rictus approbateur via le rétroviseur.

Celui-ci n'en vit rien et remonta machinalement le volume d'une Monique exaspérée de répéter des ononymes dont tout le monde ignorait les véritables origines.

Jean-Marie s'affaira à sortir son téléphone intelligent pour vérifier si Jeanne lui avait enfin répondu.

- Merde! s'exclama-t-il à haute voix, s'inquiétant aussitôt d'avoir sollicité l'attention du taciturne conducteur. J'aurai dû suivre mon intuition aussi et l'aviser de mon absence de ce matin. Elle doit sans doute croire que je l'ai ignoré volontairement maintenant! Seigneur que j'ai le don de compliquer les choses avec elle!
- Euh! C'est que vous êtes arrivé monsieur! Je ne voudrais pas trop vous presser, mais comme vous étiez mon dernier client... J'irais bien fouetter d'autres chats!

Embarrassé par cette remarque à saveur de cruauté animale, Jean-Marie sortit du véhicule en faisant claquer violemment la portière. Son geste le surprit. Certes, son angoisse avait dû l'emporter sur son savoir-vivre. Mais bon, le respect ne semblait pas être la plus grande valeur du chauffeur non plus.

Jean-Marie engagea un pas altier vers l'Échoppe tout en essayant de composer un nouveau courriel pour Jeanne. Le chaotique de son déplacement le fit presque trébucher.

- Vaut mieux prendre deux minutes et faire les choses comme il faut pensa-t-il.

Il déposa sa mallette dans le coffre arrière de sa voiture et entreprit de rédiger convenablement un mot d'excuse pour Jeanne.

Jeanne,

Ton silence m'inquiète un peu. Je suis désolé. J'aurai dû avoir la gentillesse de t'informer de mon horaire un peu chargé de la journée pour t'éviter des angoisses inutiles. Pardonne-moi!

J.M

Il relut le message plusieurs fois puis, l'effaça complètement. Jeanne lui avait maintes fois fait ressentir son aversion pour les mélodrames et son mot avait des relents de tragédie grecque. Tant pis. Rien ne servait d'aller au-devant des problèmes. La patience, il lui fallait juste un peu de patience. Vivre le moment présent était pour l'instant la priorité. Juliette devait l'attendre de pied ferme.

Il poussa la porte de l'Échoppe délicatement. Les clochettes habituellement accueillantes gardèrent un silence respectueux.

- Y'a quelqu'un?? Juliette, vous êtes là?

Jean-Marie n'eut pour seule réponse que les douces voix féminines d'Offenbach qui déclamaient la célèbre « Nuit d'Amour ».

Peut-être était-elle à l'étage pour installer les chevalets du prochain atelier de peinture. Il gravit lentement le grand escalier de bois, essayant d'éviter de faire craquer le bois arthritique.

- Juliette ? Je sais que je vous ai déçue, mais essayez donc d'être un peu contente pour moi...

Toujours rien.

- Julieeeeeetttteeeee??

Voilà qui est étrange. Elle n'a pas l'habitude de laisser ses choses sans surveillance... À moins que....

Jean-Marie dévala les escaliers à la hâte et sortit presque en courant afin d'aller vérifier si Juliette ne se cachait pas dans la grange. Bousculées, insultées d'être traitées avec si peu de délicatesse, les clochettes de la porte protestèrent farouchement leur droit à la sérénité contre la fenêtre. Le vacarme alerta Sabrina et Jeanne affairée à concocter l'horaire de remplacement de Juliette dans le bureau administratif.

- C'est quoi ça ? lança Sabrina en se levant d'un bond.
- Les clochettes de la porte je crois répondit Jeanne dans le plus grand calme.
- Caca! On vient de manquer un client!!! J'espère que rien n'a été volé !!!!
- Ohhhh...du calme ! Continue ton tableau moi je vais aller voir.
- T'es certaine? D'un coup que le voleur est armé?

Jeanne éclata de rire en se dirigeant vers la salle à manger.

- T'inquiète! Je suis ceinture multicolore en Karaté. Ça doit bien servir à quelque chose.

Jeanne, nullement inquiétée par les suppositions de Sabrina se prépara plutôt à accueillir un éventuel client parée de son plus beau sourire.

La musique s'était arrêtée. La salle à manger était déserte.

Jeanne fit volte-face, perplexe.

- Y'a personne!

- Hein? répondit Sabrina. Bizarre! Ça doit être le prof de peinture alors! Tu es allé voir en haut?
- Non. Mais comme il n’y avait même pas de musique, il aurait dû m’entendre et me répondre non?
- Pas nécessairement. S’il est dans sa bulle...
- Je monte voir alors.
- Sois prudente là! lança Sabrina en se replongeant dans sa besogne.

Jeanne déposa son café sur la première table à proximité et monta les escaliers en criant.

- Youhouuuuu! Y’a quelqu’un ? C’est toi Philippe ?

Personne.

- Bon...soit, nous avons halluciné collectivement, soit...marmonna Jeanne à voix haute.

Un son rauque provenant de la fenêtre entrouverte l’interrompit. Elle crut deviner d’où provenait le cliquetis. Elle confirma son intuition. Le vent faisait craquer le bois des portes de la grange qui avaient visiblement été mal refermées par un visiteur distrait.

- Y’a quelqu’un dans la grange ! Je vais voir c’est qui ! lança Jeanne avant de sortir en trombes.

Jean-Marie, à la fois soulagé et déçu de n’avoir trouvé personne pris quelques minutes pour écouter le son des oiseaux nichés dans le toit de la grange. Ils semblaient s’amuser de lui. Les

yeux fermés, la tête appuyée contre le lambris réconfortant, il tenta de retrouver un peu de calme en lui. Des mains froides posées sur ses yeux vinrent l'extirper à regret de son oasis.

- Ah...te voilà Juliette ! Ou étais-tu cachée?

Jeanne s'amusa du quiproquo et resta muette. Jean-Marie essaya bien de se retourner, mais avant qu'il n'ait pu tenter la moindre esquivé, Jeanne resserra fermement son étau, l'empêchant de découvrir son identité véritable.

Elle approcha un peu plus sa poitrine de ses épaules question de bloquer toutes tentatives de retournement. Sa manœuvre la trahit. Jean-Marie, déjà sensible, reconnut les effluves sucrés de son parfum. Pourtant, il fit semblant de ne pas la reconnaître.

- Tu es bien silencieuse aujourd'hui ! Ça ne te ressemble pas ! D'habitude, tu es comme Jeanne... Une vraie pie!!!

Et c'est ainsi que Jean-Marie, fin renard, fit de sa Jeanne un flamboyant corbeau. Lafontaine avait eu beau mettre toute sa bonne foi dans la morale de ses fables, la formule faisait encore des tonnes d'innocentes victimes. Jeanne donc, ne se sentant plus de voix, laissa tomber tel un fromage...

- Traite moi donc de.... s'exclama Jeanne, en s'interrompant aussitôt.

Dans un silence fragile, elle resserra l'étreinte autour de son prisonnier. Après tout, les caresses peuvent prendre différentes formes lorsqu'on a un tant soit peu d'imagination.

- Ah... Ah! feignit Jean-Marie pour l'amener sur une fausse piste.

Puis se reprenant, avec encore plus de conviction.

- Juliette ? Est-ce bien toi ? On dirait que tu as mal à la gorge...

Jeanne n'en pouvait plus, mais elle savait que sa patience serait méritoire. Jean-Marie finirait par se compromettre à son tour.

- Ah je comprends ! Tu as une extinction de voix c'est ça ? C'est Jeanne qui va être contente... Elle aime tant peindre ce qui est en voie de....

Jeanne déplaça l'une de ses mains sur la bouche de Jean-Marie. Une chaleur les envahit. Le cœur de Jean-Marie battit si fort sur ses tempes que Jeanne en sentit les rythmes tribaux sur son poignet. Il lui suffisait de tendre les lèvres pour que se dépose, sur la paume d'une main devenue fort tremblante et moite, un peu de cette tendresse si longtemps réfrénée. Le scénario effleura aussi l'esprit de Jeanne qui paralysa. Timide, Jean-Marie fit de même. L'image, fixée dans le silence, offrait un tableau mémorable. Deux statues de marbre embrasées dans un magnifique après-midi d'automne. Les rayons du soleil se glissaient parmi les failles des planches. Failles que Jeanne et Jean-Marie ne se permettaient jamais.

- Qu'est-ce, vous faites ? Interrompit Sabrina sans se rendre compte des mille morceaux de moments brisés qui traînaient maintenant sur le plancher.
- Ah...c'est toi Jean-Marie ? Je pensais que c'était Philippe qui venu chercher ses chevalets pour le cours de 16h. Ah... Là je comprends pourquoi c'était si long...

Jeanne qui venait de libérer d'un coup son otage rétorqua en foudroyant Sabrina du regard.

- Ne va pas t'imaginer des affaires là... On niaisait...c'est tout...
- Je n'ai rien dit moi ! chantonna Sabrina complètement immunisée face aux excuses bidon.
Vous avez le droit de faire ce que vous voulez...

Le sourire moqueur de Sabrina fit éclater de rire Jean-Marie.

- Tu as raison Sab... On a bien le droit...

Jeanne s'éloignait déjà en soupirant...

Sabrina s'excusa auprès de Jean-Marie.

-Je suis désolée. Je ne voulais pas rien interrompre.

- Ne t'inquiètes pas avec ça...rassura Jean-Marie tout de même déçu de n'avoir pas osé un geste si banal. Tu n'as rien interrompu du tout.

12.

Installée dans le corridor, près des portes de l'urgence, recroquevillée pour mieux lutter contre le vent froid qui s'immisçait à l'arrivée de chaque nouveau patient, Juliette attendait. Son corps, tel un cheval sauvage, piaffait sa douleur. Mais, il lui fallait à tout prix éviter les pièges de l'apitoiement. Que la maladie justifie un quelconque repos n'existait pas dans son monde, à moins bien sûr, d'y être contrainte de force.

- Madame, vous voulez que l'on appelle quelqu'un pour vous? demanda l'infirmière.
- Non... je vous remercie... Ne dérangez personne. Je devrais être libérée d'ici quelques heures tout au plus.
- Je n'en suis pas si certaine! Le médecin veut s'assurer que votre état n'est pas plus grave qu'il n'y paraît. Il souhaite vous faire passer toute une batterie de tests avant de vous « libérer » comme vous dites.
- Quel genre de tests demanda Juliette, inquiétée par l'éventualité d'avoir mal par prévention.
- Une échographie, un scanner et quelques prises de sang.
- Bah... d'accord... Je vous remercie beaucoup madame... Je vais rester sagement ici à attendre. Difficile de faire autrement de toute façon avec ce « poteau d'autobus », rigola Juliette en faisant allusion à son soluté.
- N'hésitez pas à appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit...
- Je vous le promets. Merci pour votre bon travail.

Aucune infirmière, ni médecin ne pouvait de toute façon lui apporter ce dont elle avait véritablement besoin. Les yeux fermés, la tête recouverte d'une trop mince couverture bleue fournie par l'hôpital, Juliette guettait une voix, un pas, un rire familier parmi la chorale de pleurs et de gémissements de l'urgence. Elle savait pourtant qu'il ne viendrait pas.

Juliette se réchauffa tout de même à l'idée que son scénario idéaliste se réalise. Elle s'endormit sur cette pensée et s'éveilla, en rêve, dans le souvenir de ces bras...

Vingt secondes d'étreinte. Vingt secondes qui firent jaillir l'âme de Juliette en des milliers d'éclats de sucre d'orge. Vingt secondes qui colorièrent à jamais les esquisses trop pâles de son existence.

Maintes fois, son regard avait pourtant supplié cet instant magique. Martelant sa présence sur le pas de la réalité, il provoquait maintenant un puissant vertige qui obligea Juliette à fermer les yeux. Tels des embâcles, le flot d'émotions bousculait à présent tous leurs barrages. Les fissures s'annonçaient délicieusement impossibles à colmater. Cède, cède semblait scander chaque battement du cœur de Juliette. Libère-toi!, hurlaient les reins du bellâtre en piaffant sa fougue contre la console de l'automobile, injustement campée dans le rôle du chaperon.

Tandis qu'il lui murmurait à l'oreille les chiffres d'un compte à rebours volontairement falsifié, Juliette s'employa à capturer en elle cette fragile luciole de bonheur. Elle respira son cou et laissa s'effondrer les derniers piliers de sa résistance. L'oxygène n'existait plus. Dans ses poumons, elle n'autorisait que les particules de sa proximité.

Des chevaux galopaient dans leurs ventres. Des étoiles tombaient sur leurs paupières. Au milieu de ce lieu banal, suspendue parmi les atomes de plénitude, Juliette eut l'impression de consentir euphoriquement à sa disparition. Son histoire s'écrivait ici, dans les vingt secondes d'une étreinte douce, accueillante, réparatrice.

Juliette déposa, au creux de cet instant, des milliers de bagages. L'apesanteur la gagnait. Du haut de sa stratosphère de jubilation, elle découvrit le sens d'une équation parfaite : $1+1 = 0$. Le vide absolu. La fusion sublime. C'était lui et elle avait ressenti cette certitude sur chaque parcelle de son épiderme.

Juliette serra les paupières pour éviter la fuite d'une larme. Elle devait être forte, encore et toujours. Elle ne devait pas commettre de faux pas, d'impairs, de quiproquo. La peur d'être rejeté, abandonnée après une telle épiphanie lui engourdit les sens. Profites du moment présent pensa-t-elle. Laisse-toi la chance de l'aimer, ne serait que pour vingt secondes.

Des larmes coulaient sur les joues de Juliette réveillée la conversation peu discrète des infirmières du poste d'accueil.

- Tu as su pour l'accident des deux jeunes filles ce matin?
- À Mirabel? Oui! Horrible... Des jeunes filles si impliquées dans leur communauté en plus!
- Toujours les meilleures qui partent en premier!
- Ouin... le pire, c'est qu'une des victimes à été volée juste après sa mort.
- Quoi? Bien voyons!! Qui t'a dit cela?

- C'est Roger et Alex qui ont été appelés sur les lieux. Lorsque la famille s'est présentée pour l'identification des corps, l'une d'entre-elles n'avait plus son collier. Il paraît qu'il avait une très grande signification pour elle!!!
- C'est vraiment dégueulasse!!! Franchement! Qui pourrait faire cela à un mort! C'est un sacrilège!

Par curiosité, Juliette s'était machinalement levée sur ses coudes pour mieux entendre la suite. Or, un brancardier s'immisça dans la scène l'interrompant comme une publicité avant le verdict d'un duel de La Voix. Il venait la chercher pour se rendre en salle de radiologie.

- Mme Juliette?
- Oui...
- Je vous amène faire un petit tour... Vous êtes prête?
- Oui...je vous suis... Je n'ai pas trop le choix de toute façon hein?
- Non, en effet, je n'irai pas trop vite... Vous avez bouclé votre ceinture?
- Oui...

Juliette sourit. Elle admirait tant ces gens qui, malgré des conditions de travail parfois extrêmes, trouvaient encore la force d'offrir le meilleur d'eux-mêmes aux malades.

Tandis que le brancardier garait Juliette dans un nouveau corridor, elle ne put s'empêcher de souligner sa dévotion. Elle posait sa main sur la tienne.

- Je vous remercie vraiment pour votre bon travail. Je sais que ça ne doit pas être facile tous les jours. Mais votre gentillesse m'a touché droit au cœur. Je tenais à vous le dire.

Le brancardier lui sourit chaleureusement.

- Ce n'est rien. Je ne fais que mon métier, vous savez. Vous êtes gentille, mais vous devriez prendre plus soin de vous...

Juliette interloquée le questionna du regard.

- Ne cherchez pas à comprendre, ces choses-là se ressentent. Vous n'êtes pas obligé de jouer éternellement le rôle de la princesse enfermée dans une tour en train d'attendre que le prince se décide à la délivrer. Combattez donc vous-même le dragon et brisez vos chaînes. Vous êtes libre. Libre d'aimer, mais surtout libre d'être ce que vous êtes au lieu d'être ce que les autres attendent de vous.

Ouf. Décidément, l'éloquence de la vérité sait se frayer un chemin au moment où l'on s'y attend le moins. Les yeux bleus du jeune prophète des couloirs s'embruèrent.

- Je suis désolé. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Quand on parle des autres, c'est de nous dont on parle au fond.
- Oui, il paraît, répondit Juliette évasivement. Il paraît...
- Il faut croire que je me tiens moi-même captif d'une situation. Merci Madame de m'avoir laissé voir dans votre miroir.
- Miroir?
- Oui, vos yeux ont été le reflet de mes propres douleurs. Je vous souhaite une excellente journée, Madame Juliette. Je vous laisse entre bonnes mains. Moi j'ai des dragons à pourfendre.

Juliette regarda s'éloigner le brancardier avec un pincement au cœur, cherchant à rationaliser ce qui venait de se passer. Mais, certaines choses ne s'expliquent pas, elles se vivent, simplement.

13.

Monsieur Jack s'informa au bureau de l'urgence. On lui indiqua que Juliette était partie en salle d'examen et qu'elle devrait être de retour dans quelques minutes.

- Juste le temps d'aller me chercher un café à la cafétéria et de me rappeler son savoureux goût d'eau de vaisselle. En plus, ça me donnera une bonne occasion de complimenter subtilement Juliette sur la qualité du sien, ricana-t-il intérieurement.

Il n'eut pas le temps de mettre son plan à exécution puisqu'il croisa le brancardier ramenant Juliette à sa position d'origine.

- Bon, bon, bon...on avait besoin d'attentions particulières Mamzelle Juliette?

Juliette ne savait trop si elle devait se réjouir de la présence de Monsieur Jack ou aller le faire valser dans le pré suite à sa remarque. Elle opta pour une gentillesse légèrement teintée d'ironie.

- Vous? Ici? Ils vous ont laissé vous échapper de l'aile gériatrique?
- Ah, ah, ah. Vous voulez sans doute faire référence à l'aile de la sagesse. Comment vous portez-vous? Ils ont trouvé que ce que vous aviez?

Monsieur Jack avait repris son sérieux, laissant quasi disparaître une véritable inquiétude.

Attendrie, Juliette le rassura.

- Ils n'ont rien vu au scanner, ni à l'échographie à part un petit kyste sur l'ovaire droit. Comme j'en fait souvent, il n'y a pas de quoi s'alarmer. Ils devraient me laisser sortir bientôt.

- Et dans le scanneur, ils ont pu détecter le fil du ‘je-prends-soin de moi’ qui est déconnecté depuis des années?
- Ah, ah, ah... Très drôle. Vous savez très bien que ce fil n’est pas défectueux, mais plutôt carrément inexistant.
- Justement Juliette. Il serait peut-être temps d’en brancher un, question de vous éviter des petits séjours ici. Quoique je me doute que vous aimiez bien reluquer les ambulanciers... Vous voulez que je me demande au méd...

Juliette l’interrompit. Il lui semblait que la voix de Monsieur Jack portait plus qu’à son habitude dans cet environnement aseptisé. De plus, elle le savait assez frondeur pour aller s’enquérir auprès d’un véritable médecin question débattre de son idée jusqu’au bout.

- Ça va, ça va... J’ai compris. Pas besoin d’enfoncer le clou. Il y a même un parfait étranger qui a su détecter mon syndrome de ‘mère Thérèse’ en à peine quelques secondes. Ça prouve que vous n’êtes pas si devin que cela.
- Ça prouve plutôt que votre propension est si évidente que même un parfait inconnu peut le détecter en quelques secondes.

Juliette soupira. Rien ne lui servait d’argumenter plus longuement. Il avait raison, elle le savait, il le savait plus que tout donc, la discussion était close. À moins que Monsieur Jack n’ait en tête de la faire passer à l’action...

- Bien beau que vous ayez compris, mais, que comptez-vous faire, c.o.n.c. r.è.t.e.m.e.n.t ?
- Déléguer ? questionna-t-elle.

- Vous savez que le fait de ne pas vouloir déléguer quoi que ce soit laisse supposer que ‘UNO’ : vous ne faites confiance à personne sauf à vous-même. Deuxio : vous voulez tellement garder le contrôle que vous ne vous laissez pas l’occasion d’apprendre par les autres. Voilà qui est assez contradictoire avec votre ‘dévotion’ naturelle non ?

Juliette fût, heureusement pour elle, sauver par l’interphone.

- Mme Juliette est demandée en salle 301, Mme Juliette.
- Vous voulez que je vous accompagne, demanda Monsieur Jack.
- Non merci. Je pense que je suis capable d’entendre un diagnostic comme une grande fille.
- Ah ça je n’en doute pas une seconde! Vous êtes excellente pour assumer, même quand ça ne vous appartient pas.

Juliette ne répondit pas. Elle espérait seulement que le médecin ne lui annoncerait pas une nouvelle susceptible de donner des munitions à Monsieur Jack déjà prêt pour commencer la guerre aux vieux démons de l’egoïsme.

14.

Sabrina raccrocha le téléphone, soulagée.

- C'était Monsieur Jack. Il dit que Juliette va bien. C'est un kyste sur l'ovaire qui a éclaté et qui engendré la douleur du côté droit. De l'ibumachin aux 4 heures et quelques jours de repos devrait lui permettre de revenir fraîche comme une rose.
- Si elle écoute les recommandations du médecin, répondit Jeanne pleine de doutes dans la voix.
- Ouin. Elle n'est pas trop du genre hein?
- Non, en effet. Une sacrée tête de mule que cette Juliette parfois.
- Ahahahaha! Venant de toi c'est tout à fait hilarant !!! lança Sabrina avec désinvolture.
- Euh...pourquoi est-ce que tu dis ça?

Sabrina avait intérieurement fait références aux nombreuses confidences de Juliette quant aux freinages intempestifs de Jeanne quant aux conseils. Évidemment, Sabrina devait feindre l'ignorance si, par malheur, il lui advenait d'être questionnée sur le sujet, surtout par la principale intéressée. Or, Sabrina, qui respire la franchise et la spontanéité allait aussi devoir ici démontrer toutes ses qualités en tant que gymnaste des faux pas.

- Je disais ça de même ! Tu es Capricorne non ? C'est bien connu que les gens de ce signe ont des idées... bien arrêtées sur les choses ! (pédale Sabrina, pédale...)
- Ouin, mettons! Je ne crois pas à ça vraiment moi, l'astrologie. Disons que Jojo Savard n'a rien de trop scientifique.

- Ben là! Y'a pas juste Jojo Savard qui fait de l'astrologie. Il n'y avait pas Rubik, dans le temps aussi qui faisait des cartes du ciel ?
- Rubik ? C'est un cube qu'il a fait lui... Tu veux sans doute parler de Copernic!

Jeanne tentait à tout prix d'éviter le fou rire qui envahissait ses épaules.

- Oouiiii! C'est ça, c'est lui, Copernic!
- Je ne suis pas certaine qu'il faisait des cartes du ciel, mais...bon...peu importe !
- Comme tu dis, peu importe ! L'important c'est de s'organiser que Juliette n'ait presque rien à faire quand elle reviendra et de prendre le relai en attendant. Je vais déjà appeler ma patronne pour voir si je ne pourrais pas prendre une journée de congé. Toi, tu pourrais prendre le relais après-demain avec Jean-Marie ?

Jeanne se racla violemment la gorge. Une journée complète avec Jean-Marie à l'Échoppe? Elle n'était pas certaine que ce soit une bonne idée. Elle en avait pourtant terriblement envie....

- Je te laisse voir cela avec ta patronne en premier. De mon côté, je vais voir ce que je peux faire...

15.

Pierre allait enfin quitter le boulot lorsque la réceptionniste l'avisa qu'une dénommée Laurie St-Amant attendait pour lui sur la ligne 1.

- C'est bon! Je vais aller la prendre dans mon bureau.

Pierre s'esclaffa de la remarque et s'en retourna en laissant tout son matériel sur le pupitre, déjà encombré, de la réception. Tandis qu'il s'éloignait, il entendit la réceptionniste protester :

- J'espère pour toi que tu n'as rien de trop précieux là-dedans! J'allais justement partir moi aussi. Sache que je ne jouerai certainement pas les chiens de garde pour tes beaux yeux!

Pierre jugea que la témérité de la dame méritait bien de faire patienter Laurie encore quelques instants. Il fit donc volte-face. Penché sur le décolleté juste assez révélateur de sa collègue, il prit soin d'ôter ses lunettes avant d'amorcer son stratagème.

- Si ma mémoire est bonne, tu as déjà particulièrement apprécié cette position non?

Hypnotisée par les yeux de Pierre, décidée à soutenir son audace jusqu'au bout, Michelle afficha un large sourire.

- C'était avant... Avant que....

Pierre l'interrompit en posant délicatement son index sur ses lèvres tremblantes.

- Tu as raison ma belle... C'était avant, mais je n'ai pas oublié...

Il avait mis tant de douceur dans sa voix que Michelle cru bon de lui concéder la victoire. De toute manière, il lui avait déjà prouvé maintes fois, trop de fois, l'impact de son charme mystique sur son affectivité carencée.

- C'est bon Pierre. Laisse tomber ton grand numéro. Je vais attendre que tu termines ton appel avant de partir.
- Ahhh! Voilà qui est plus raisonnable. Merci... Je t'adore, tu sais...

Pierre remet ses lunettes avant de retourner à son téléphone enorgueilli par sa prestation théâtrale.

- Laurie? Tu es toujours en ligne?
- Oui... Tu en as mis du temps ! Écoute, il faut qu'on se voie.
- Encore! C'est que tu commences à trop y prendre goût toi...
- Cesse de te foutre de ma gueule! C'est vraiment important...
- Mmmmm... Tu m'intrigues... J'aime ça!
- Pierre...!

Laurie allait riposter, mais s'interrompit. Elle savait que c'était peine perdue. Quand le lieutenant était en mode Don Juan, même une bonne douche froide pouvait se transformer en bain sauna.

- Bon, écoute... Je te rejoins à la maison ou tu veux qu'on aille manger quelque part?
- On peut manger avant ou après... C'est comme toi qui ordonnes et moi qui obéis, poursuit Pierre, toujours à double sens.
- D'accord. Reste là je te rejoins au poste dans 20 minutes.
- Parfait... Je me tiens au chaud en t'attendant... Rouarrrr...

Laurie raccrocha et démarra sa voiture. Pierre avait le chic de faire le bouffon au mauvais moment. L'heure n'était pourtant pas à la connerie. La nouvelle qu'elle allait lui apprendre le refroidirait sûrement.

Pierre roula sa chaise jusque dans le cadre de la porte et, comme on lance un vieux chiffon dans un panier à lavage, donna congé à Michelle.

- Tu peux partir! Je vais avoir de la visite et à moins qu'une petite séance à trois ne t'intéresse....

Michelle renfila sa veste à la hâte et se dirigea vers la porte de sortie en évitant de nourrir le feu de Pierre. Après tout, elle n'était pas faite en bois.

- Agace ! lui lança Pierre pour l'étriver encore un peu.
- Ta gueule!, lui répondit-elle en claquant la porte.

16.

Malgré de vives protestations, Monsieur Jack avait formellement refusé de déposer Juliette ailleurs que chez elle.

- Les filles m'ont déjà contacté et elles se sont organisées avec l'horaire des prochains jours. Moi j'irai ouvrir et fermer L'Échoppe tous les jours jusqu'à ce que vous soyez pleinement rétablie.
- Ce n'est pas juste une question de planification des horaires. Il y a aussi Monsieur Desjardins qui vient tous les mercredis avec ses boîtes de trouvailles. Il faut les trier, les examiner...
- Je m'occupe de Gérard, renchérit Monsieur Jack en accrochant le manteau de Juliette sur un cintre. Je connais bien ce vieux ratoureux. On s'est connu il y a quelques années alors que nous faisons la tournée des marchés aux puces. Il ne vous passera pas de la camelote soyez en certaine!
- Ce n'est pas une question de camelote comme vous dite !!! Monsieur Desjardins m'apporte des choses qui malgré leurs apparences futiles, deviennent de véritables petits allumeurs de conscience!
- Vous croyez vraiment en ces babioles?

Juliette soupira en se dirigeant vers le téléphone.

- Vous avez vraiment le chic pour me faire sentir à côté de mes pompes, vous savez.

- Ce n'est pas mon intention! Lâchez un peu ce téléphone et venez vous étendre ici!, ordonna Monsieur Jack en battant avec vigueur quelques coussins pourtant innocents. Il transforma ainsi le divan du salon en oasis de repos.
- Je ne suis pas fatiguée rechigna Juliette en dissimulant maladroitement le récepteur téléphonique derrière son dos. J'ai passé toute la journée allongée sur une civière.
- Je ne vous demande pas de dormir non plus. J'aimerais seulement que, pour une fois, vous soyez raisonnable et preniez les quelques jours prescrits par le médecin pour vous reconstruire, physiquement et moralement.

Si Juliette convenait de la gentillesse de Monsieur Jack, elle s'exaspérait par ailleurs du ton paternaliste qu'il employait envers elle, précisément, dans ses pires moments de vulnérabilité.

En se dirigea vers la cuisinette pour y chercher un vase pour les roses de Jeanne, Monsieur Jack en profita pour récupérer le téléphone des mains de Juliette qui le concéda sans trop de chichis. Il en profita pour établir les bases strictes de son protocole.

- Je viendrais vous visiter une fois tous les deux jours pour vous apporter de quoi manger. Je vais préparer des soupes pour la semaine, des fondues parmesanes et quelques bouchées afin que ni les clients, ni madame-la-mule-ici-présente n'ait à s'inquiéter. Pour votre part, je vous interdis tous contacts téléphoniques pour des raisons d'affaires. Vous me ferez la liste complète des éléments de votre routine et je me charge de tout, y compris de diriger le nouveau SWAT team de l'Échoppe! Et...j'oubliais... Rien de ce que je viens de dire n'est sujet à la discussion. C'est comme ça et c'est tout. Point final.
- Puis-je au moins avoir la permission de répondre au courrier de Juliette. Je vais devenir complètement dingue si je ne fais rien durant plus d'une semaine.

Monsieur Jack éclata de rire ! Il réfréna l'envie de la taquiner une nouvelle fois sur son impuissance face au farniente.

- Donnez-moi UNE seule bonne raison pour que j'autorise cette demande, lança-t-il convaincue que Juliette lui concéderait aussitôt la victoire.

Juliette déchiffra la tactique et rétorqua à brûle-pourpoint.

- Vous n'avez pas à me donner la permission de quoi que ce soit, dois-je vous le rappeler? Je vous obéis ici de bonne foi, ce qui signifie que je vous concède simplement l'illusion de votre autorité sur moi. Et puis, en répondant aux lettres me permettent souvent de trouver mes propres pistes de guérison.
- Oh... c'est que Madame a du caractère hein? Ça va... Je vous les apporterai en même temps que votre sou...soupe!

Il la traitait vraiment comme une enfant! Mais sa position sur l'échiquier justifiait que Juliette lui concède tacitement l'avantage.

- Merci beaucoup. J'apprécie vraiment ce que vous faites pour moi et les poussins de l'Échoppe.

Avec un peu de flatterie, elle réussirait peut-être à le dissuader de l'intérêt de visites aussi assidues.

- Peut-être pourriez-vous simplement me contacter avant de venir me voir, question de ne pas vous déplacer inutilement? Entes vous et moi, je suis certaine d'avoir ici tout ce qu'il faut pour survivre le temps de mon siège.

- Bel essai...! Dois-je cependant vous rappeler qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire!
- Euh...pardon!!!! Je ne vois pas le rapport.
- Je me comprends! Et je ne suis pas né de la dernière pluie. Il est clair que vous tentez d'espacer mes visites pour mieux pouvoir vaquer à vos occupations sans que je m'en aperçoive. Vous êtes d'une telle transparence...

Juliette prit place sur le sofa un peu honteusement. Impossible de s'esquiver avec Monsieur Jack. Elle allait devoir accepter que cette fois, le lâcher-prise était de loin la solution la plus écologique.

- Je vais en profiter pour rattraper le temps perdu...Il y a plein de films qui manquent à mon répertoire. Quand reviendrez-vous pour mes lettres?

Monsieur Jack enfila son manteau laissé sur la balustrade des escaliers de bois qui donnait à la pièce des allures du célèbre balcon de Juliette.

- Je reviendrai demain tandis que l'Échoppe sera entre les bonnes mains de Jeanne et Jean-Marie.
- Bon d'accord...À demain alors...
- N'hésitez surtout pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit. Et, dernière chose, j'ai pris soin d'avertir vos voisins que vous étiez au repos. Ils ont mes coordonnées si jamais vous tentiez de jouer les évadés d'Al Catraz.
- Bon...voilà autre chose! Qu'est-ce que vous aviez à

Fidèle à son habitude, Monsieur Jack laissa Juliette répondre elle-même à son interrogation. Outrée, mais épuisée par toutes les vagues venues se fracasser sur son quotidien, elle se mit à visionner des bandes-annonces à la recherche du chef-d'œuvre cinématographique susceptible de l'aider à tuer un peu du temps immense qui se dressait devant elle.

17.

Pierre grillait une cigarette en attendant Laurie. Narguant les caméras de surveillance des patrouilleurs du poste 23, il s'employa à mesurer, tout sourire, l'exacte distance permise par le gouvernement pour tout établissement public. Une fois déterminée, il déposa un « t » de golf bleu qu'il tenait toujours dans ses poches pour marquer l'emplacement exact d'un objet susceptible d'être retenu comme élément de preuve. Puis se rapprochant d'abord de la caméra pour offrir son plus beau profil, il bondit par-dessus la frontière imaginaire. S'il s'attendait à une réaction flamboyante de la part d'un ou d'une puriste en matière de droits des non-fumeurs, il fut totalement déçu. Non seulement personne n'avait observé le manège mais, il fut forcé de constater qu'il était probablement le seul encore présent au bureau.

- Ah c'est jeunot pensa-t-il. Ils font leur petit 40 heures par semaine et hop à la maison pour aller jouer les « couch potatoes » devant leur feuilletons favoris.

Heureusement, les passants de l'avenue Pierre-de-Coubertin offraient quant à eux un théâtre des plus divertissants : de la jeune mère à bout de souffle essayant de rattraper fiston à l'ADN de Bruni Surin, au vieil homme partageant ses frites du McDo avec quelques mouettes trop amoureuses, en passant par une beauté transsexuelle faisant son jogging vêtue en Prada, il y en avait pour tous les goûts. Pourtant, ce qui poussa à l'hilarité le lieutenant furent les tentatives répétées et infructueuses de la jeune journaliste tentant de se garer en parallèle juste sous yeux.

Après 10 minutes d'essais, elle se résolu à chercher un autre endroit plus adaptée à sa maniabilité automobile.

Pierre se préparait à émettre l'un des ses éloquentes commentaires ponctués d'ironie lorsque Laurie le désarçonna par une chiquenaude sur sa cigarette à peine allumée.

- La cigarette tue !, dit-elle en écrasant violemment le mégot dans l'herbe peinant encore à se relever des cents pas de Pierre.
- Si c'est ta façon de me dire que tu tiens à moi, c'est raté.

Laurie joua de prudence. Ce qu'elle avait à lui dire demandait l'équilibre parfait entre tact et transparence.

- On va manger une bouchée ou tu préfères que l'on s'enferme dans ton bureau?

Pierre pressenti qu'un endroit neutre serait plus approprié. Il suggéra donc une petite escapade chez Tim Hortons.

- Un petit trio policier ?

Laurie appréciait d'avantage la cuisine santé que l'amalgame douteux de café, soupe trop fade et beignet surchargés de gras et de sucre. Or, elle savait que dans cet endroit, elle aurait tout l'attention de Pierre.

- Va pour un trio de flic! Tu me suis.
- OUI...si tu arrives à sortir de ton stationnement!
- Arrêtes de te moquer de moi....J'avais trop peu d'espace pour un parallèle parfait!
- Ouais ! Allez, on se rejoint là-bas.

Chaque fois que Juliette tombait malade, il fallait y entendre un appel au secours. Son corps criait ce qu'elle refusait d'admettre, consciemment ou non. Si les kystes ovariens, les pyélonéphrites et les pneumonies figuraient parmi les classiques favoris de son cerveau, il arrivait tout de même que celui-ci se joue de ruse en l'accablant d'un symptôme impossible à justifier rationnellement. Juliette y voyait alors des avertissements, des métaphores d'ultimatum, des espérances de points de non-retours.

Elle s'imaginait déjà passer de l'autre côté, dans les limbes d'un coma d'où on ne pouvait revenir sans avoir enfin en main les clés magiques d'une illumination qui la laisserait à jamais transformée.

La logique aurait certes voulu qu'après quelques épisodes particulièrement éprouvants, le processus interne de Juliette n'ait plus aucune espèce d'efficacité. Pourtant, son corps était bien loin d'avoir atteint sa masse critique. Sans être d'une forme athlétique, rien ne laissait supposer une quelconque défaillance majeure.

La tête de Juliette revendiquait simplement de l'espace, du territoire, du temps pour les semailles. À force de récolter et de donner aux autres, elle avait abusé, encore une fois, de son terreau fertile. La rupture du kyste lui envoyait un message clair : elle avait besoin d'une pause, d'un

temps de réflexion. Bien que le docteur ne lui ait accordé que quelques jours, la douleur était suffisante pour la maintenir clouée au lit. Soumise aux caprices de ses stratégies psychosomatiques, elle n'avait donc d'autres choix que l'introspection, la contemplation vitale de ses émotions réfutées, calcifiées sur les parois de sa caverne.

Pour Juliette, ces moments ne se faisait jamais vraiment seule. Comme si le réflexe de respirer profondément ne pouvait se faire sans lui, sans sa présence, même imaginaire au creux d'elle-même. Viscéralement, elle avait besoin de l'entendre, de le lire, d'inventer leur dialogue pour s'assurer qu'elle ne s'esquivait pas. Elle lui écrivait souvent. Même si elle restait parfois plusieurs jours dans le silence de ses mots, elle demeurait incapable de cisailer définitivement le multidimensionnel qui existait entre eux. Selon les phases, les vagues, les marées, leurs échanges se teintaient de banalités, de philosophie, de cheminement de vie et finissaient souvent leur apogée dans la création d'un nectar indiciblement délicieux. Abreuvée momentanément, Juliette ressentait pourtant la soif de sa présence à chaque instant.

Peu de gens connaissait son existence. Quelques personnes avaient certes croisé leurs routes mutuelles, s'étonnant à chaque fois des étincelles de lumières qui fusaient de partout en leurs présences. Mais pour Juliette, il restait son secret, un trésor conservé dans un écrin qui le protège de toute entaille, même celle de la vérité.

Je dois trouver la clé, cette clé magique qui permettra aux enfants d'ouvrir la porte de leur estime de soi, de leur fierté. Je ne dois pas la trouver pour moi, mais, à travers moi, pour eux. Par mes mots, mes couleurs, mes outils, mon imaginaire, je leur dessine des ponts vers le monde adulte. J'emprunte moi aussi ces ponts pour retourner dans leur univers ou je grandis en les côtoyant. Or, plusieurs chemins mènent à la clé et je me sens un peu perdue parfois.

Je suis une artiste et mes toiles me font, elles aussi, grandir. Elle illustre la petite fille devenue une femme sensuelle, épanouie, ravissante. Pourtant, mes toiles me donnent aussi l'impression désagréable d'une imposture. Il me semble que tant d'autres ont un talent plus admirable que le mien.

Alors, où peut bien se trouver ma fameuse clé? J'ai entendue parler d'un petit endroit où la propriétaire accepte d'afficher quelques toiles d'artistes émergents. Peut-être devrais-je y tenter ma chance. Je vais apporter mes textes aussi. Peut-être trouvera-elle plus pertinent de les joindre à mes toiles pour les expliquer aux gens...

Sabrina avait déjà décroché l'appareil lorsqu'une cliente fit son entrée. Le bruit des talons de ses hautes bottes de velours noirs attirèrent l'attention de Jeanne.

- Bonjour. Je m'appelle Brigitte. Brigitte Dupont. Je suis venue rencontrer Madame Juliette. C'est vous?
- Enchantée Mme Dupont. Malheureusement, Madame Juliette a eu de petits ennuis de santé (Juliette l'aurait scalpée pour avoir dévoilé son 'état' à une étrangère). Elle sera de retour, probablement, vendredi. Je peux vous aider ?
- Oh...c'est triste... Elle m'avait donné rendez-vous pour que je puisse lui montrer mes toiles et mes textes...
- Ah...tout n'est pas perdu... Je suis moi-même artiste-peintre. Je vous prépare un café le temps que vous alliez chercher vos œuvres ?
- Oui s.v.p.! Une crème...et n'ajouter pas le sucre...je vais le faire moi-même !!!
- Comme vous voulez...je vous attends pour le sucre.
